

SURVIVRE ... et Vivre



SURVIVRE ... et Vivre



SURVIVRE

A ÉTÉ FONDE LE VINGT JUILLET 1970 PAR UN GROUPE DE SCIENTIFIQUES, QUI SE SONT RENDUS COMPTE QUE LA LUTTE POUR LA S U R V I E DEVAIT GROUPER COUDE A COUDE SCIENTIFIQUES ET NON SCIENTIFIQUES DE TOUS LES PAYS, COMBATTANT SOLIDAIREMENT POUR UN RENOUVELLEMENT DE LA V I E.

NUL N'A REÇU MANDAT POUR PARLER AU NOM DU MOUVEMENT SURVIVRE. LE MOUVEMENT SURVIVRE EST DÉFINI PAR LES PENSEES, LES OPINIONS EXPRIMÉES ET LES ACTIONS DE LA TOTALITE DE SES MILITANTS (ADHÉRENTS OU NON), LESQUELLES ÉVOLUENT DANS LE TEMPS A MESURE QUE CHACUN DE NOUS PARVIENT A UNE COMPRÉHENSION PLUS COMPLÈTE DE NOTRE MONDE, DE SES DESTINÉES ET DE LA FAÇON DONT NOUS POUVONS INFLUER SUR CELLES-CI. NOUS CROYONS QU'UNE DIRECTION COMMUNE CLAIRE EST EN TRAIN DE SE DÉGAGER ET CONTINUERA A SE DÉVELOPPER, ET QU'ELLE DEVIENDRA TOUJOURS PLUS MANIFESTE AU LECTEUR ATTENTIF.

SOMMAIRE

Quand l'écologie rencontre la liberté.....	3	Vues conservatrices sur la Science.....	23
Powwow.....	7	Le génie de la France....	28
Discours de la méthode ou discours de la vie.....	9	Communautés.....	30
Nous sommes tous des malades limités.....	14	Rakhol !.....	31
Allons-nous continuer la recherche Scientifique.....	17	L'échange en question.....	33
Pour de Nouvelles Cultures.....	20	les lecteurs écrivent.....	36
		Renseignements.....	39



Quand l'écologie rencontre la liberté...

Va faire un tour du côté de Renault, sur la rive de Meudon. Tu tiendras là presque toutes les données de nos problèmes, et leurs symboles. Le bras merdeux de la Seine où glissent les détritiques. Cette usine laide où des milliers d'hommes sont chaque jour cadenassés à leur tâche de reproduction élargie de la laideur et de l'isolement. Cette usine, symbole tout à la fois de l'objet fétiche, de la technique, de la spécialisation, et de la lutte de classes. Monte un peu sur la colline, entre les H.L.M. noirâtres et tu verras se déployer, par delà les toits de l'usine, la ville grise à quoi l'on n'échappe qu'une fois l'an, mosaïque de beaux quartiers et d'immeubles locatifs. Ton regard embrasse là toute une série de phénomènes, la pollution, la concentration industrielle et urbaine, la religion de la production, la hiérarchie des classes sociales et l'inégalité, la séparation des travaux et des hommes entre eux... Ce qui est d'évidence lié dans le champ de notre regard, inextricable, comment se fait-il que nous n'arrivions pas à en saisir les rapports, quand nous parlons, quand nous agissons, et que nous redevenons trop souvent les spécialistes de la lutte antipollution ou de la lutte des classes?

"Post Scarcity Anarchism" (1) livre récent d'un auteur anarchiste américain, Peter Bookchin, étonne parce qu'il rassemble de façon cohérente les divers éléments d'une critique radicale de notre société. Politique, Bookchin ouvre, pourtant son livre par un article, écrit dès 1965, sur l'écologie. Il s'interroge ensuite sur les possibilités d'une technologie libératrice. Il montre par ailleurs qu'aucune démocratie n'est possible dans des unités de production et dans des villes gigantesques, que les solutions traditionnellement proposées (dictature centralisée du prolétariat, soviets, conseils

ouvriers même) ne conduisent les hommes à aucune maîtrise de leur vie s'ils ne vivent pas, et ne travaillent pas dans des communautés de dimension suffisamment restreinte pour que puisse y régner une démocratie directe d'égaux. Dans un autre texte assez connu Listen Marxist (Écoute Marxiste) Bookchin énonce les grandes lignes d'une critique très pertinente du marxisme, qui domine encore la pensée révolutionnaire, même gauchiste en Europe Occidentale.

Il ne s'agit pas là de synthèses théoriques artificielles. Nous entendons tous les jours des professeurs de marxisme prodiguer leurs explications politiques réductrices: "la pollution, c'est la faute aux monopoles, ou au mode de production capitaliste, ou au pouvoir de la bourgeoisie". Marxiste de formation, je me suis peu à peu rendu compte de ce que ces explications - partiellement justes - pouvaient avoir de dangereux. Je me trouvais un jour devant la porte des usines Fiat à Turin, une des plus gigantesques concentrations industrielles d'Europe. Un ouvrier interpellait un étudiant gauchiste: "la révolution, oui d'accord. Mais dis-moi, après ta Révolution est-ce que je passerai encore huit heures derrière ces grilles à faire des bagnoles?". C'était un ouvrier calabrais. Il parlait de son village, d'une sorte de tentative communautaire qui y avait démarré avant son départ pour Turin. L'étudiant ne savait quoi répondre, ça n'entrait visiblement pas dans ses schémas politiques. Je restais songeur. Comment veux-tu qu'un mec soit libre dans une unité de production où travaillent 120.000 personnes? Quel sens peuvent avoir des mots comme démocratie ouvrière? Nul ne domine le processus de production, il faut nécessairement une hiérarchie de représentants, d'atelier en départements, de départements en secteurs. Immense et

complexe, l'usine impose sa loi aux hommes, quels que soient leurs représentants. Quel pouvoir y auront jamais les 120 types d'un atelier où ne s'effectue qu'une infime parcelle de la tâche ? Tout juste celui de baisser les bras ou de saboter le travail.

Ce problème n'est pas celui d'un intellectuel en mal d'utopie. Voilà cent ans que les révolutionnaires tentent d'enflammer le peuple en lui promettant le pouvoir. Si le peuple ne répond pas à ces appels, c'est parce qu'il sait confusément qu'il n'est pas véritablement concerné par ce qu'on lui propose, que le jeu qu'on lui offre n'en vaut pas la chandelle. Pourquoi prendre des risques pour mettre en place les Staline et les Brejnev qui prétendent gouverner au nom du peuple, privant le peuple du droit à sa parole ?

Cette question, à nouveau, s'est imposée à moi à Cuba. Pays poignant parce que sa survie même est menacée, parce qu'une révolution commencée dans l'enthousiasme s'est égarée sur une fausse route, celle qui conduit à la reproduction forcée, à quelques variantes près, de notre ordre social dans ce qu'il a de plus profond. Un modèle de développement fondé sur l'industrialisation et la spécialisation laisse le pouvoir aux experts. Des régions entières de monoculture industrielle, cela veut dire peut-être de graves déséquilibres écologiques demain, cela implique à coup sûr dès aujourd'hui la spécialisation des travaux, une armée de main d'oeuvre subalterne à faire courir d'un bout à l'autre du pays, pour la zafra (2), pour la récolte du café, celle des bananes, celle des agrumes, des brigades d'hommes sans femmes, occupés à des travaux sans qualification, répétitifs, sur des terres qui ne seront jamais leurs, au sens où ils n'auront jamais aucun pouvoir sur elles. Qu'ils sont creux ces slogans: peuple, le pays, l'usine t'appartiennent, travaille ! Qu'est-ce que ce pouvoir du peuple où le peuple n'a de pouvoir sur rien, pas même sur sa vie puisque nul ne peut voyager, se réunir en dehors de ce qui est prévu par

ceux dont c'est la tâche de prévoir pour les autres ? Comment s'étonner alors que baisse l'enthousiasme, que se réinstalle la passivité à un pôle et la corruption à l'autre ?

La nouvelle contestation qui se dessine ici (Survivre, Charlie-Hebdo par exemple) se voit traiter avec mépris par les spécialistes de la Révolution: ça n'est pas politique. Et les plus ouverts de dire: il faut remettre ça dans un cadre Politique (prononcer avec un P très explosif). Reproche parfois pertinent; mais la politique c'est le problème du pouvoir; Et le problème du pouvoir ce n'est pas celui de savoir au nom de qui prétend gouverner celui qui gouverne (le peuple ou la bourgeoisie). Le problème du pouvoir c'est celui-là: sur quoi les hommes, seuls et en groupes, ont-ils pouvoir. Quel pouvoir ont-ils sur leur vie ? Rappeler ça, c'est le premier mérite du livre de Bookchin. Et le second, plus important, c'est d'énoncer cette vérité d'évidence: ce n'est que si nous vivons et travaillons dans des communautés à taille humaine, si nous brisons la ville démente et le système de production concentré et spécialisé que nous abattons les classes et gagnerons ce pouvoir sur nos vies.

Bookchin établit bien le rapport profond qui lie la pollution et la spécialisation. Dans une société où le processus de production est très complexe, un groupe social tendra à développer son activité, sans se soucier des effets et des méfaits que ce développement peut avoir ailleurs, sur les équilibres avec la nature par exemple. La spécialisation c'est l'irresponsabilité et la rigidité. Irresponsabilité des responsables techniques, et des exécutants (cf. les revendications stupides des syndicats ouvriers de l'aéronautique: un avion volant à Mach 3 (F.O), davantage d'avions de tourisme et d'affaires (C.G.T)). Rigidité du cadre social, considéré comme une fatalité technique, qui ne dispose plus, malgré son apparente "optimalité", de la capacité de se corriger, comme en témoigne son incapacité à répondre au

phénomène de la pollution (cf. le problème des détergents: détergents classiques... détergents bio-dégradables... eutrophisation (3)... mise au point de nouveaux détergents qui se révèlent cancérigènes... retour aux détergents phosphorés... ?) La véritable réponse à la crise écologique ne sera pas technique, ne relèvera pas de la décision d'un pouvoir politique. Elle exigera un changement total de l'équilibre homme-nature, par le retour à un habitat, à des collectivités qui puissent prendre en charge localement leur équilibre avec la nature. Devant nous, Écologie et liberté sont aussi indissolublement liés que le sont derrière nous destruction de la nature et oppression. Les formes de vie que requiert la survie sont celles-là même qui permettront la liberté.

Mais Bookchin n'est pas un idéologue du retour au passé, du rejet de la connaissance. Il soutient même avec juste raison que c'est le développement techni-

que qui rend pour la première fois possible, crédible un communisme libertaire (d'où le titre de son livre); les forces productives ont crû à un point tel que l'homme peut se libérer partiellement du travail et partager de façon égalitaire les travaux strictement indispensables. Il estime et essaye de montrer que la technologie pourrait être renversée dans un sens libérateur. Au lieu de concentrer et de spécifier toujours davantage les processus de production, ne serait-il pas possible de miniaturiser les unités de production et de concevoir des machines plus polyvalentes que les nôtres ? Bookchin prend l'exemple le plus frappant, celui qu'on aura immédiatement tendance à opposer à ceux qui rêvent de communautés relativement autonomes: l'industrie lourde et la production d'acier, qui "exigent" aujourd'hui des installations gigantesques. Bookchin montre que des solutions existent pour miniaturiser les diverses phases de la production d'acier.



Il se montre relativement optimiste quant à la possibilité de dégager de nouvelles sources d'énergie non polluantes et d'automatiser de larges parts du travail nécessaire à la survie des communautés agro-artisanales qui formeraient le tissu social de cette société libertaire.

L'optimisme de Bookchin tranche avec le catastrophisme qui est souvent de mise parmi les tenants du mouvement écologique. Beaucoup d'entre nous ont une vision religieuse et masochiste de l'avenir et de leur devoir. Ils se voient privés de tout, jusqu'au fer (!), et entreprennent des expériences de survie communautaire dans des conditions très primitives et très difficiles. Il est sans doute historiquement compréhensible que ceux qui tireront les premiers les conséquences de la crise écologique, le fassent avec excès, et que dans une société aveugle, à la fois anxigène et faussement sécurisante, ce soient des éléments inquiets, obsessionnels parfois, qui se fassent les porte-parole, avec outrance, d'une vérité que l'on veut taire. Cela ne signifie pas que l'on doive accepter les termes dans lesquels ils ont les premiers posé le problème.

Le livre de Bookchin pêche peut-être çà et là, c'est vrai, par son excès d'optimisme et de simplification (à propos des problèmes de l'impérialisme par exemple, à propos de la pratique passée du mouvement anarchiste) mais sa démarche nous indique l'essentiel: la lutte pour l'abolition des classes et de la division du travail, la lutte contre les cloisonnements (dans le travail, l'habitat, la vie affective), la reconquête d'un cadre de vie que nous puissions à la fois nous approprier et respecter, la lutte pour la survie et le désir de vivre ne sont pas dissociables. Ils ne sont pas non plus des fronts séparés, juxtaposés d'un même grand combat, que l'on pourrait confier à des mouvements différents. Par exemple et très concrètement: si l'on admet effectivement la menace d'une grave crise écologique, il devient impossible de mener la lutte contre l'exploitation et l'inégalité dans les termes de la

lutte syndicale traditionnelle, qui se fonde sur la relance de l'expansion par une politique plus sociale, la création d'emplois, le meilleur partage des fruits de la croissance *... Organiquement liés, ces problèmes nous obligent à redéfinir profondément nos objectifs, dessinant peu à peu les contours d'un bouleversement social sans précédent dans l'Histoire.

Fait en, et rediscuté par
la Communauté des Erables.

4-5 décembre 74.

Notes

* Et ceci quelle que soit la tendance politique et les justifications plus ou moins révolutionnaires du syndicat.

(1) L'anarchisme d'après la rareté. Editions Remparts. 1970.

(2) Récolte de la canne à sucre. NDLR.

(3) Eutrophisation : Asphyxie des eaux par multiplication des algues microscopiques se nourrissant des produits biodégradables.



POWOW!

On est en train de violer la terre. La croissance économique est devenue un dieu, au nom duquel la vie sur la terre est sacrifiée, les ressources naturelles pillées, et l'homme réduit en esclavage.

Chaque jour, un peu plus de gens comprennent la nécessité de créer un nouveau mode de vie, de changer nos conceptions de l'homme, de la nature et des buts des sociétés humaines.

L'homme n'est pas le maître de la Nature, il n'en est qu'un élément, un élément, activement transformateur, de l'ensemble des espèces de l'Ecosystème terrestre.

Il a développé la technologie pour transformer la nature, dès l'instant où il lança une sagaie contre un animal.

Aujourd'hui, il nous faut apprendre à travailler avec la Nature et non plus contre elle.

Croissance économique maximum, Production maximum, Consommation maximum, ce ne peuvent être des buts raisonnables pour une humanité qui vit au sein d'une membrane ténue de Vie couvrant une planète limitée. Les ordures et la saleté, les embouteillages, l'eau et l'air pollués, la nourriture empoisonnée, la Nature qui meurt font comprendre à des gens chaque jour plus nombreux la folie de lutter pour de tels buts.

Ce sont ces buts qui amènent la construction de villes artificielles et inhumaines, où fleurissent les bureaucraties, qui isolent l'homme de la Nature, et l'obligent à vivre dans les ténèbres, dans l'entassement, et souvent dans une détresse et une pauvreté sans bornes.

Ces mêmes buts masquent une réalité celle de la richesse matérielle pour quelques uns, de l'appauvrissement

pour beaucoup, et de la diminution de la qualité de la vie pour tous.

Ces buts servent aussi à justifier la concentration toujours plus gran-

de de l'influence et du pouvoir entre les mains de sociétés supranationales géantes, de gouvernements puissants, et de monstrueux complexes militaires.

Ce développement transforme de plus en plus les hommes en objets, contrôlés et manipulés par des dirigeants, l'Homme se voyant privé du produit de son travail et de contact avec ses semblables. Aujourd'hui il nous faut trouver de nouveaux modes de production, qui nous permettent de vivre avec les ressources terrestres, au lieu de les empoisonner et de les détruire.

Il nous faut trouver de nouvelles manières de partager et d'utiliser cette production pour la libération de l'Homme.

Nous devons coopérer afin de prendre en charge nos propres vies. Dans ce combat, attendons-nous à rencontrer des adversaires puissants; nous devons étudier et analyser leurs forces, leurs intérêts, leurs intentions.

En même temps, il nous faut discuter plus activement une stratégie et des alternatives viables pour un nouveau mode de vie, où les gens libres coopèrent librement.

Nous devons être solidaires des peuples opprimés qui combattent pour leur libération, dans les pays pauvres et partout ailleurs.

L'actualité de la question des conditions de vie sur notre planète limitée a contraint les politiciens, les gouvernements, les grandes firmes, et les organisations internationales à parler de "l'environnement" "humain".

Tel est le nom de la gigantesque conférence organisée par les Nations Unies, qui se tiendra à Stockholm, en Suède, du 5 au 16 juin 1972. Quelques 1200 délégués, des politiciens pour la plupart, de plus de 100 pays participeront à cette conférence.

Mais ces hommes politiques du monde entier, réunis pendant deux semaines en Suède, ne seront pas capables de résoudre les problèmes auxquels nous devons faire face; ce qu'il peuvent faire, c'est se référer aux explications fumeuses des experts, faisant ainsi croire à beaucoup d'entre nous que les problèmes sont trop complexes pour que nous puissions les comprendre. Comme le laisse déjà supposer le nom de la conférence, on nous montrera les politiciens pansant les blessures de "l'environnement humain", alors que l'homme, lui reste impuissant et sans rôle créatif. Leurs conclusions seront formulées de telle sorte que ce soit la modification des conséquences du développement en cours, et non la création d'un nouveau mode de vie, qui apparaisse comme la tâche à accomplir.



Ils présenteront d'interminables résolutions afin de nous persuader et peut-être aussi de se persuader eux-mêmes que notre avenir est en bonnes mains. Le "Message" de la conférence sera diffusé dans le monde entier. Au moins 500 journalistes, journaux, magazines, radios, télévisions, seront là.

NOTRE TACHE EST CLAIRE

Nous devons nous rassembler et faire quelque chose pendant la période du 5 au 16 juin 1972. Participez à ces actions qui seront décentralisées.

Chaque groupe entreprendra les actions qu'il voudra; aucun n'assumera le rôle de bureaucrate international.

A Stockholm, de nombreuses actions sont prévues sous le nom de POWWOW. C'est un mot de la langue des Indiens d'Amérique du nord, qui désigne un rassemblement de gens réunis pour discuter de problèmes importants, célébrer une fête magique, ou exécuter des danses pour obtenir la guérison d'une maladie ou bien une victoire.

Votre participation peut toucher des problèmes généraux aussi bien que locaux.

Vous pouvez faire:

- des expositions,
- des tracts,
- des bulletins,
- des débats,
- du théâtre de rue,
- des interviews,
- des vidéocassettes,
- des films,
- des bandes dessinées,
- des conférences de presse,
- des parades,

ou n'importe quoi qui vous intéresse

L'adresse de POWWOW à Stockholm:

POWWOW c/o R. Noonan

WGC / M-22

Sveavägen 166

S-133 46 STOCKHOLM, Suède.

Ecrivez nous pour nous faire part de vos idées et projets.

Nous pourrions alors les communiquer à tous les groupes qui veulent participer, pour l'inspiration mutuelle et pour nous permettre à chacun de nous d'entrer en contact avec tous les autres.

partout dans le monde, des gens commencent à s'unir pour créer un nouveau mode de vie...

POWWOW

DISCOURS DE LA METHODE OU DISCOURS DE LA VIE ?

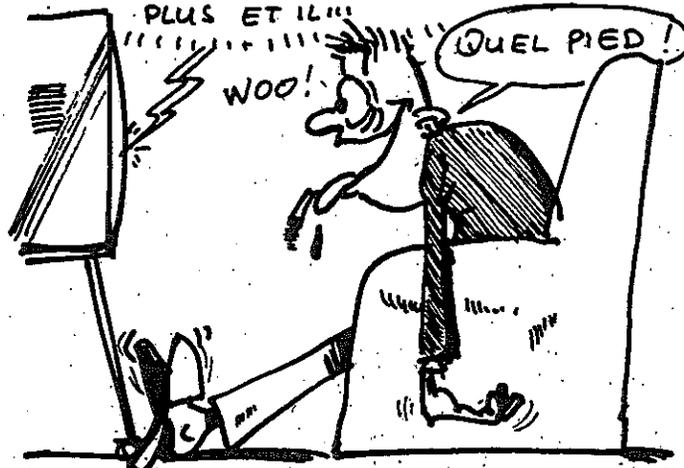
I - La masse des hommes se laisse mener par des impératifs techniques qui sont vécus comme une parole respectable mais étrangère, dans laquelle on ne se reconnaît pas.

Cette parole se donne comme vraie et la vérité qui la garantit se trouve ailleurs, notamment dans les temples secrets de la science et de la Technique. Lorsque c'est cette parole qui domine, il en résulte un délire techno-logique où la vie des hommes se trouve capturée, empêtrée dans les nécessités productivistes, hiérarchiques, techniques, et dans le savoir dominant.

C'est ainsi que la vie elle-même se trouve menacée et que la nature entre les mains des experts est transformée en débris.

Et, comble de cynisme, cette même technique, aux mains des mêmes gens, se repointe à nouveau pour résoudre les problèmes qu'elle a elle-même posés, par son pouvoir absolu; elle déclare même être la seule apte à "arranger les choses". Il n'y a donc pas à s'étonner qu'elle engendre alors des maux plus grands.

"NOUS H'APPREND À L'INSTANT MEME QUE LE SIGNAL
INDIQUANT QUE LA BOMBE H, PORTEE PAR LE MO-
-DULE, A PU ETRE AMORCEE COMME PREVU -
C'EST FORMIDABLE ! NOUS VIVONS UN INSTANT
HISTORIQUE ! LE MODULE S'APPROCHE DE PLUS EN
PLUS ET IL !!!



Que le règne et le culte des compétences techniques et scientifiques contribue à clouer le bec aux gens qui auraient à redire, ce n'est pas à démontrer. Tous les aspects de la vie (production, consommation, éducation, soins etc ...) sont quadrillés dans une série de spécialités et de critères techniques, indépendamment de la parole des gens concernés: car, même quand leur avis est sollicité, c'est dans le cadre d'une technique déjà établie et pour mieux les faire entrer dans ce cadre. Si par exemple, un goâse est classé (rangé) à la suite d'un texte psychologique, lui ou ses parents voudraient-

ils se révolter contre l'absurdité du procédé et des résultats ,ils sentiraient peser sur eux tout le poids de cette science d'où leur est venue la condamnation. Et pourtant , pour établir le test , on leur a posé beaucoup de questions ... De même si un travailleur est révolté par les méthodes de production et de gestion de son entreprise , les maîtres et leurs experts peuvent toujours leur rétorquer : mais venez donc à notre place rationaliser le travail , ou gérer une agglomération de tant de millions d'habitants etc ... (la question du pourquoi restant toujours dans l'ombre : pourquoi de telles entreprises , de telles agglomérations , une telle manière de travailler ? Monsieur l'expert a horreur de s'embarquer dans les pourquoi , il y pressent son naufrage).

II - Face aux conséquences délirantes de la dictature techno-logique, voici qu'un piège subtil nous guette : c'est que , habitués à s'en remettre à la technique des experts , on attend d'elle quelle répare les dégâts qu'elle ne cesse d'accumuler ; on oublie ainsi que pour "réparer" il lui faudra reproduire non seulement de nouveaux dégâts , mais les rapports sociaux où s'inscrit sa dictature . C'est là un cercle vicieux , une mauvaise folie , que trop peu dénoncent . La plupart , chez qui le mépris de soi est devenu une habitude , espèrent que de plus gros ordinateurs , davantage de spécialistes , des moteurs plus puissants , des tests plus complexes et plus élaborés , des médicaments plus sophistiqués etc ... résoudre le problème (I) .

En somme le piège , c'est qu'au lieu de s'interroger sur la nature même du discours "technique" et de notre soumission à lui , sur nos désirs et nos lois propres , on se met à chercher désespérément une nouvelle idole, qui dicterait avec une meilleure compétence les "bonnes méthodes" . Et ainsi , chaque fois qu'une crise salutaire se fait jour , chaque fois qu'une faille apparaît par laquelle on pourrait faire entendre notre voix , voilà qu'on réclame avant tout l'intervention de spécialistes adéquats .

De la sorte , on cite des chiffres (des statistiques monsieur) sur la pollution , d'ailleurs exacts , on s'indigne , on dit "halte ! les facteurs écologiques ont été négligés" et on passe la parole aux spécialistes de l'environnement . On ne fait ainsi que se remettre sous l'emprise de la même logique qui a engendré entre autres succès , la pollution et tout le moderne esclavage ... dont la perte de la parole. Même que pour y remédier , à cette perte , on trouve de nouvelles méthodes pour "faire parler" les gens parce que (n'est-ce pas) c'est tellement mieux : on sait animer un groupe quand il refuse décidément de s'intéresser à ce qu'on lui présente comme intéressant .

De même , si vous étouffez dans le cloisonnement des spécialités et des disciplines , voici venir la discipline de demain ... l'inter-disciplinarité .

Certes , il vaut mieux tenir compte de certains facteurs , écologiques notamment , mais cela ne touche pas au fond du problème . C'est méconnaître que , derrière le point de vue qui met la technique au premier plan , il y a toujours le pouvoir d'une classe ou d'une caste en fait d'une aristocratie dont l'égoïsme tranquille n' a d'égal que l'étroitesse de vue , et qui veut donner à ses privilèges le caractère de la nécessité logique , universelle , contre laquelle se révolter n'est que "déraison" , inadaptation en soi .

On a été habitués à croire qu'un impératif technique n'a personne d'autre derrière lui qu'un autre impératif technique ; c'est même comme cela que la révolte contre la situation actuelle peut être déviée par l'idéologie dominante et présentée comme une revendication ou un supplément de progrès technique, allant dans le même sens que le précédent. Et il arrive que les plus frustrés, les plus dépossédés par les effets de ce progrès-là, sont ceux qui en redemandent le plus, innocemment, tant la méconnaissance est grande.

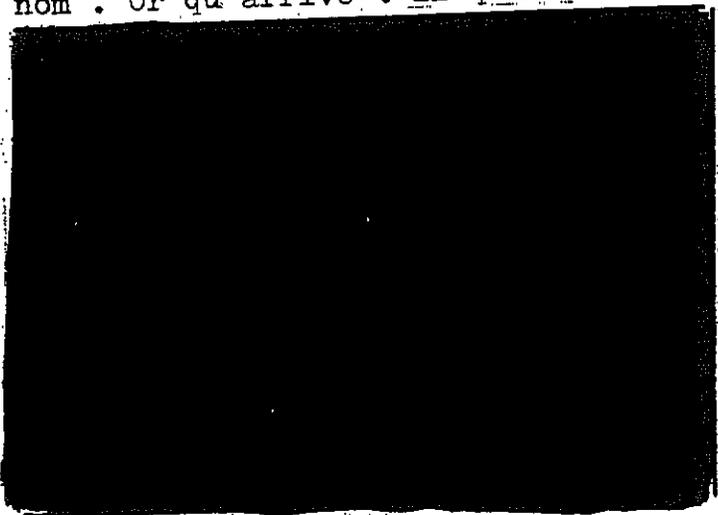
III- Le discours technique est avant tout un discours de la méthode qui fait abstraction de ceux qui auront à l'appliquer. Ce n'est pas par hasard si au 17^{ème} siècle en Occident, une des bibles de ce point de vue a été le "Discours de la méthode" de Descartes; ni par hasard si c'est dans ce discours, qu'est formulé comme un mot d'ordre l'idée que l'homme doit devenir maître et possesseur de la nature et non l'idée que l'homme fait partie de la nature et vit avec elle. D'emblée, le rapport bourgeois à la nature (maîtrise et possession), était érigé en point de vue universel, s'appuyant sur une méthode "rationnelle", c'est à dire indépendante de qui l'applique...

Il ne s'agit pas de dire que Descartes a eu tort, mais il serait désastreux sans doute, qu'à notre époque le discours dominant reste un discours de la méthode (ou se déguise sous de simples questions de méthodes).

IV- La vérité, c'est de l'ordre de ce qu'on produit, et non quelque chose qui est déjà là, bien délimité, indépendamment de qui la dit. Ce n'est pas en tous cas un temple auquel on accède et où on appellerait les larges masses à entrer : on comprend qu'avec une pareille conception, l'aspect technique soit mis au premier plan et que le nec plus ultra, ce soit de démocratiser cette technique, en la met-

tant à la portée de tous, comme si les gens ne pouvaient pas construire la technique qui leur convient. La vérité des masses dépossédées n'est pas en dehors des masses qui l'expriment.

Le problème est donc de libérer cette parole, c'est à dire d'en arriver à ce que nous, les masses dépossédées parlions en notre propre nom. Or qu'arrive-t-il quand l'un d'entre nous tente de prendre la



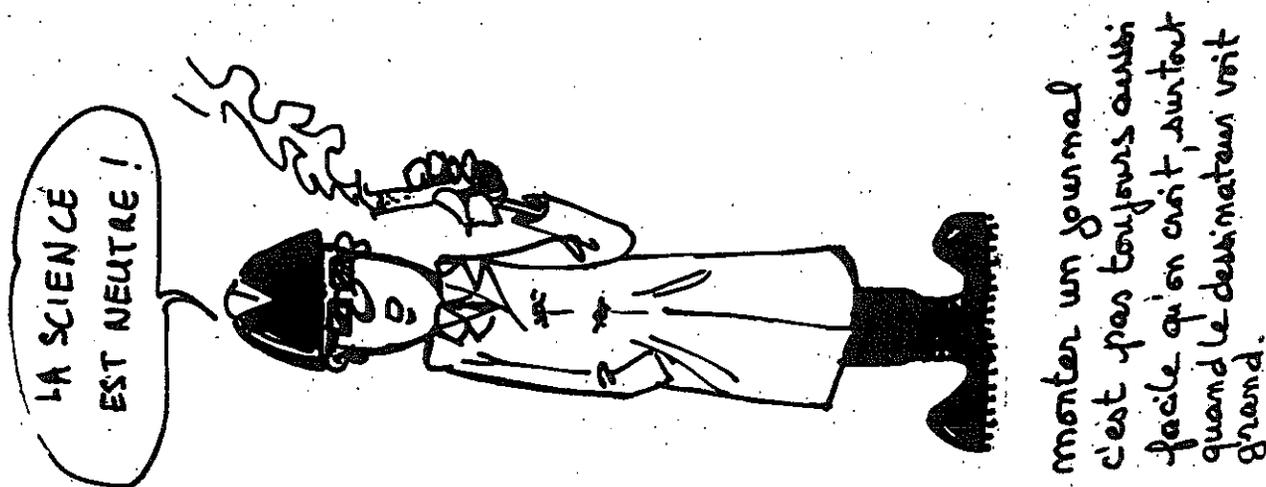
SAVARD

(SUITE DU DESSIN DE LA PAGE 9)

parole et d'objecter qu'on l'a exclus ? On lui rétorque en général : au nom de qui parles-tu ? Qu'est-ce qui t'autorise à remettre en cause ce spécialiste ?

Oser avoir un nom n'est pas une mince affaire dans cette société, car l'ordre dominant ne reconnaît que les noms, les titres qu'il a lui-même épinglés. Et le drame, c'est que la masse des modernes esclaves n'osent pas avoir un nom qu'ils puissent reconnaître entre eux comme le leur ; car ils craignent de ne pas être reconnus et respectés par les maîtres ; mais depuis quand les maîtres respectent-ils les esclaves ?

A la Faculté de Vincennes, par exemple, bien des travailleurs viennent pour avoir un diplôme qui leur permette d'être reconnus par l'autorité, de façon à pouvoir la combattre... Mais il y en a beaucoup qui tombent en chemin, devenus des étrangers à eux-mêmes.



V- Sommes-nous pour autant contre toute méthode ? Non, c'est plus profond que ça : nous disons qu'il n'y a pas de "bonne méthode" car à chaque tâche correspond une méthode étroitement liée à celui qui accomplit cette tâche. Il faut que derrière toute méthode, on puisse désigner, voire débusquer le sujet qui l'applique ? Refuser de s'en tenir à la "méthode" et chercher à éclaircir la question : de qui est-elle la méthode ? Cela nous sera utile. De même, lorsque nous disons qu'il faut subordonner la technique à "l'homme" et la méthode au sujet qui l'applique, cela signifie qu'elle est sa propre méthode lui qui la produit et qui la vit. Nous refusons qu'on fasse appliquer aux gens des méthodes et des techniques qui ne soient pas les leurs.

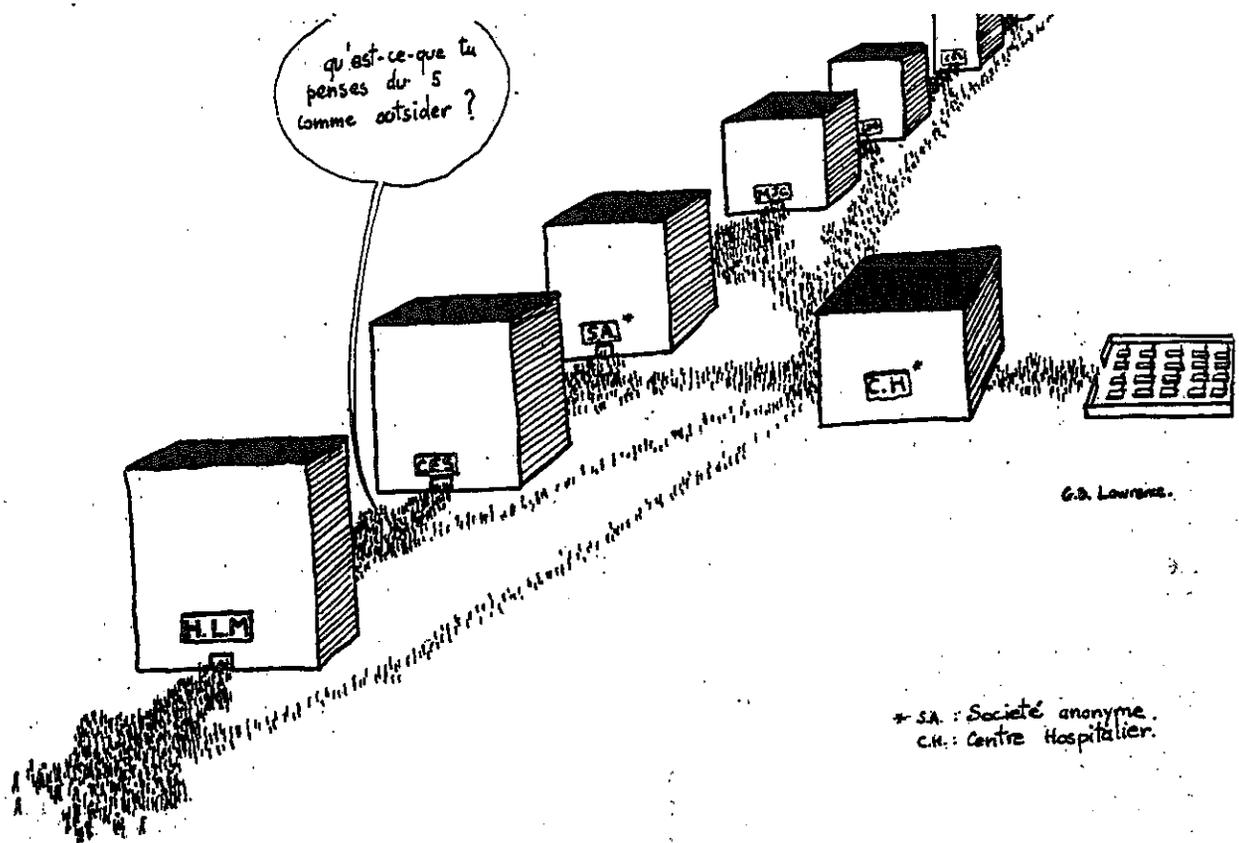
C'est dire que nous écartons l'illusion humaniste qui "déploie" que les techniques et méthodes modernes échappent à l'Homme. En effet, cette illusion consiste à laisser la technique suivre son petit bonhomme de chemin, à laisser les hommes frustrés s'enfoncer dans l'esclavage, puis à courir derrière la technique moderne pour la supplier "allons, venez vous soumettre à l'homme". Or, si cette technique reste sourde et aveugle à ces vœux pieux et impuissants, c'est parce que les maîtres qui la mettent au premier plan sont incapables de voir et d'entendre, peut-être parce qu'ils sont les maîtres... Elle exprime pour ainsi dire, leur surdité et leur aveuglement ; allans-nous courir à sa traîne, non.

Tous les problèmes qu'affronte la technique dominante sont des problèmes que vit et subit la masse des individus ; et même leur aspect technique actuel est limité, voire infime. Ce n'est pas tant la technique dominante (l'agrochimie ; la médecine, la pédagogie etc...) qu'il s'agit d'humaniser, c'est la parole et l'action des masses dépossédées qu'il s'agit de faire prédominer, de libérer jusque dans ses conséquences pratiques et techniques les plus avancées. Au lieu de la technique pour le peuple, nous n'envisageons rien moins que la technique du peuple.

Il ne faut pas se cacher que ce point de vue pose des problèmes immenses ; mais son mérite serait d'articuler dans chaque cas concret les bouleversements techniques nécessaires avec le sujet (le héros) de ces bouleversements, que nous appelons "peuple" faute de mieux, et qui est aujourd'hui la masse asservie et dépossédée par la dictature "techno-scientifique". Comme par hasard, cette dictature est celle de la classe capitaliste en Occident et des castes bureaucratiques dans les pays de l'Est. Ce n'est donc pas simplement la dictature de machines solitaires qui s'emballent...

Daniel Sibony et Denis Guedj

(1) Nous ne parlons même pas ici de ceux qui croient que la machinerie technologique actuelle ferait merveille si elle était enfin... mise entre leurs mains.



* S.A. : Société anonyme.
C.H. : Centre Hospitalier.

nous sommes tous des malades limites

La bonne santé apparaît comme un état d'arriération profond et pré-technologique; si l'on en croit le projet du 6ème plan en matière de santé et de recherche médicale. Les experts de ce plan ont, en effet, décidé de développer la prévention des maladies.

Les maladies qui les préoccupent particulièrement sont celles à forte influence sur la Santé Publique et la mortalité : les affections du coeur, le diabète, l'obésité, les troubles mentaux et aussi le cancer. Ces affections, responsables d'environ 3 décès sur 5, sont en expansion dans les pays fortement industrialisés, ce qui semble bien être lié aux conditions de vie imposées par l'emprise de la technologie.

A première vue, faire de la prévention paraît être, sans doute possible, la meilleure option que l'on puisse avoir en matière de santé Publique. Mais voyons de quelle prévention il s'agit.

Les maladies, jusqu'à une époque assez récente, étaient définies par des "qualités" : les symptômes dont se plaignaient les malades et les signes observés par le médecin. Avec le développement de la technologie, chacune des maladies a pu être explorée de façon instrumentale : dosage des différents constituants du sang, de l'urine, mesures physiques etc... ce qui a permis d'essayer de définir chaque maladie par un ou plusieurs troubles quantitatifs : ainsi le diabète a été redéfini à l'aide du taux de sucre dans le sang; au dessus d'un certain taux, on a le diabète, au dessous on ne l'a pas. Ceci conduit à assimiler la maladie aux troubles quantitatifs détectés et à la réduire en grande partie à cela.

Malheureusement, la limite est difficile à fixer, car deux personnes présentant exactement les mêmes signes peuvent avoir des taux assez différents et inversement. On constate, de plus, que pour un taux donné, certains présentent des signes, d'autres non. Bien sûr, plus le taux est élevé, plus la maladie est certaine, mais plus bas, existe une zone intermédiaire floue, entre le normal et le pathologique, zone où la maladie n'est que probable, ou possible, et qui a été appelée zone limite.



Tournant la difficulté, engendrée par cette zone, les médecins ont appelé "malades limites" les personnes présentant ces taux limites.

Ainsi, alors qu'il y a en France, 2% de la population qui présente des signes de diabète, 10 à 20%

de la population, suivant les critères reconnus, peuvent être assimilés à des diabétiques limites, parce qu'ils présentent des taux intermédiaires entre la normale et la maladie. Ces gens sont donc étiquetés malades par les experts du diabète, et le but de la prévention en ce domaine, est de les traiter, préventivement, comme tels, c'est à dire de leur administrer pendant des années les mêmes drogues (mais à doses légèrement moindres) que s'ils étaient vraiment diabétiques.

La généralisation d'une telle démarche amène à étendre énormément la fréquence des maladies dans la population. En effet, si l'on songe que pour 2% de diabétiques on peut découvrir 10 à 20% de diabétiques limites, et que pour chaque maladie on peut désigner des maladies limites, on imagine aisément que nul n'échappera à au moins une de ces maladies : la bonne santé n'a pas de définition technique.

Or, actuellement, qui dit maladie dit traitement. Nous allons donc tous être traités.

Le premier pas est déjà franchi et des systèmes de dépistage des maladies limites, véritable quadrillage sanitaire systématique de la population, sont mises en place. Les gens examinés subissent un certain nombre de dosages dont les résultats parviennent à un groupe de médecins qui décident de la réalité de l'état de santé des intéressés : c'est le fameux "check up" qui fonctionne déjà.

Qui va ainsi subir ces examens ? Pour une grande part, les gens envoyés par la médecine du travail, ainsi que ceux informés par la Presse et la télévision des "bienfaits" du traitement précoce des maladies.

Que leur arrive-t-il, aujourd'hui, s'ils entrent dans la catégorie "malades limites" ?

Un expert, juge de leur état en toute rationalité et neutralité, leur expose l'objectivité de leur trouble, de ses conséquences, et les met devant le choix d'accepter ou de refuser le traitement qu'il leur propose. Dès lors, pour l'expertisé, l'alternative est simple : ou bien il se rend à la Raison, celle de l'expert, pas la sienne, et accepte le traitement rationnel du trouble qu'il ne ressent pas, ou bien il refuse cette logique, mais alors son refus prend une teinte individuelle, et pour tout dire anti-scientifique dans le genre : "je sais qu'il vaudrait mieux pour ma santé, mais je refuse ..."
Position toujours combattue par l'expert.

Ainsi le malade est désormais un individu techniquement défini comme tel, ou encore un individu pour lequel un traitement, fruit d'un certain type de connaissance et de technique, peut agir.

A la suite de l'expertise, il va rentrer chez lui avec des médicaments, doués de pouvoirs incompréhensibles pour lui, à prendre pendant des mois. Ces médicaments, ce sont ceux de la maladie qu'il pourrait avoir, donnés à des doses légèrement inférieures : comme si le chemin entre la santé et la maladie était continu et que, parcourant cet axe, on pouvait donner des doses croissantes du médicament, de l'individu franchement sain à l'individu franchement malade. Bientôt il sera asservi à cette drogue, ainsi qu'à ceux qui la lui donnent, comme étant le seul moyen de guérir son trouble, trouble qu'il n'a jamais vécu, et dont, ainsi, il ne pourra jamais ressentir la disparition. De cette personne, peut être tout à fait saine, sûrement pas franchement malade, on aura fait un malade, dérouté par lui-même, méfiant vis à vis de son propre corps, et livré pour sa survie à la technique.

plique-ri que nous récusons la prévention en tant que telle et que nous invoquons une médecine pré-instrumentale, pré-technologique, en somme une bonne vieille médecine naturelle? Non! Ce qui est en cause, c'est l'abord strictement instrumental et technique de la prévention, abord qui réduit la maladie à la perturbation de quelques taux quantitatifs et qui prétend expliquer comment l'organisme sain devient malade en décrivant la dégradation progressive de ces taux. Ce point de vue sur la prévention des maladies n'est que le prolongement de l'idéologie médicale actuelle qui réduit la maladie à des perturbations objectives bien définies, dans un ou plusieurs organes, isolables par la pensée du reste de l'organisme, et qui, en désignant de façon technique la pièce défectueuse de la machine, coupe la maladie de la réalité vécue.

2



Dans cette idéologie, le malade perd son histoire, oublie le caractère unique de la transformation qui a fait de lui un malade, et devient la matière sans conscience d'un Savoir objectif, mais hors du temps, hors de la vie.

Il n'est pas possible d'envisager dans le détail ce que sera la prévention des maladies tant qu'un retournement complet du point de vue médical aujourd'hui dominant n'aura pas été effectué. Il nous semble possible de s'appuyer sur les deux idées forces suivantes pour opérer ce retournement: I°) il n'y a rien à attendre de la technologie pharmaceutique (ou autre) pour résoudre radicalement des problèmes aggravés de tou-

te évidence par notre civilisation industrielle. En effet, si les maladies du coeur, le diabète, et d'autres sont largement déterminées par les stress, les frustrations et les conditionnements de toutes natures, que peut-on attendre de méthodes qui constituent en elles mêmes de nouveaux stress, frustrations et conditionnements?



2°) tenter de barrer la route à la maladie et à la mort par n'importe quel procédé technique est le reflet d'une attitude de domination de l'homme sur la nature. Le Vivant doit se plier à la logique de la Science.

Après quelques résultats spectaculaires (maladies infectieuses), cette attitude voit se multiplier ses échecs (maladies dégénératives et malignes): Il convient de lui substituer un point de vue nouveau, qui, au lieu de s'opposer aux forces de Mort (redresser les déviations pathologiques), cherche à mobiliser les forces de Vie (susciter la victoire du malade sur sa maladie).

Pour ce faire, il faut que le médecin change radicalement sa pratique, car s'il a des réticences à un contact profond avec son patient, il s'en suit que celui-ci renforce ses résistances vis à vis de sa rencontre avec lui-même et de son désir de VIVRE.

Ségolène et Jean-Pierre
ABOULKER



3

allons-nous continuer la recherche scientifique ?

DEVELOPPEMENT ET FINALITES " des SCIENCES EXACTES "

Depuis ses débuts au 16ème siècle, les sciences exactes se sont dans une large mesure développées indépendamment de nos besoins essentiels. Par contre, leur développement a évidemment été fortement conditionné par des présupposés et des buts économiques et idéologiques antérieurs ; ceux-ci à leur tour ont été largement influencés par la science dans des voies étrangères à la vie. Cette influence s'est fait sentir non seulement par les conséquences des progrès techniques que la science a rendus possibles, mais également dans la justification que les façons de penser dites "scientifiques" fournissent de plus en plus aux conditions de vie prévalant aujourd'hui et à l'idéologie dominante qui les soutient. Particulièrement significative à cet égard est la sur-spécialisation dont nous sommes tous victimes, dans tous les domaines d'activité (manuelles aussi bien qu'intellectuelles), et la stratification de la société suivant des critères dits "objectifs" de subordination des diverses spécialités les unes aux autres, ou de compétence individuelle (ou de mérite) à l'intérieur de chaque spécialité.

L' IDEOLOGIE SCIENTISTE

Au 16ème siècle en Occident le mode de pensée scientifique a franchi une étape importante pour devenir à notre époque le mode de connaissance dominant. Ce mode de connaissance se prétend universel et de plus il se veut le seul vrai. Vrai parce que lui seul "rend compte de la réalité" : c'est à dire que seul l'usage de la méthode expérimentale-déductive permet d'accéder à des connaissances valables.

De progressiste à une époque, la science, par sa tendance impérialiste, est devenue un des outils de destruction les plus puissants d'autres modes de connaissance.

- destruction de cultures non technico-industrielles

- dans nos pays, incarnée par la technocratie, elle ne tolère de désirs et de vérités chez les gens que par référence à elle. Le scientisme est devenu aujourd'hui l'idéo-

logie dominante de tous les pays du globe (avec des réserves pour la Chine seulement). Selon elle, seul l'expert serait habilité à se prononcer sur des questions qui sont du ressort de sa spécialité. Ce mythe du scientisme passe le fondement du pouvoir collectif de la technocratie et de ses privilèges. Ainsi le scientisme est aussi l'idéologie de la technocratie, qui à son tour, est un instrument docile dans les mains de la classe dominante, formée des grands patrons politiques, industriels, financiers et militaires.

LA SCIENCE ACTUELLE COMME PRINCIPALE FORCE NEGATIVE

La science telle que nous la connaissons aujourd'hui est une des principales forces négatives dans le développement de la société. On ne peut la critiquer sans remettre en cause en même temps ceux qui la définissent par leur pratique même : les scientifiques, qui forment les couches supérieures de la technocratie. Ces aspects négatifs s'expriment par :

1°/ Indépendamment des motivations des chercheurs individuels, la science met entre les mains d'une minorité de "chefs" une puissance immense et potentiellement destructrice, alors que dans l'état actuel des choses il est fatal qu'un tel pouvoir sera utilisé de mille façons destructrices, mettant ainsi en péril notre survie même, pour la première fois dans l'histoire de notre espèce.

2°/ La conservatisme de la caste scientifique, et les mythes prétendument "scientifiques" du scientisme, servent à justifier les conditions dominantes de la société présente et la tendance auto-destructive (baptisée "progrès") de la civilisation industrielle vers une croissance illimitée de la production industrielle, de la consommation, de la science présente et des techniques qui l'accompagnent - croissance conçue comme un but en soi, sans souci de nos besoins et de nos désirs ni des exigences d'humanité et de justice.

3°/ La méthode des sciences, dans leur pratique actuelle, engendre des relations aliénantes (compétition, hiérarchie, népotisme, ...) parmi les chercheurs les scientifiques, et une

forte tendance vers l'élitisme et l'ésotérisme. Ces tendances se reflètent fidèlement dans des tendances identiques de la société globale.

4°/ Dans la grande majorité des cas, la motivation de la recherche scientifique n'est, ni le bonheur de l'humanité, ni le besoin de créativité du chercheur, mais réside dans une forte contrainte sociale, puisque la publication de résultats est devenue la condition de la promotion sociale, voire de la simple "survie" sociale pour garder son emploi ou pour en trouver un. Ainsi la recherche scientifique, tout comme les études et comme l'argent, est devenue une fin en soi ; pour la société, un simple moyen de sélection sociale, et pour la personne une arme dans la lutte pour sa place au soleil. Ceci se reflète encore dans des conditions analogues dans l'ensemble de la société : avec de rares exceptions, l'activité professionnelle de tout à chacun de nous est aliénante, châtante. Elle remplit donc parfaitement sa fonction de nous faire nous insérer docilement dans une civilisation globalement incohérente, marquée par la compétition, par l'expansion aveugle, par la répression que nous subissons tous dès notre naissance, par l'exploitation et par la dépossession de chacun de nous sans exception de tout pouvoir sur notre vie.

VERS UNE NOUVELLE CULTURE

La civilisation industrielle telle que nous la connaissons entraîne de telles catastrophes qu'elle nous paraît condamnée à l'écroulement au cours des prochaines décennies. Cet écroulement ne pourra être évité par des amendements ou même des bouleversements purement techniques ; il est temps au contraire de mettre au premier plan les désirs et les besoins des gens. C'est ainsi que pourraient naître des civilisations et cultures nouvelles, qui représenteront une nouvelle étape dans l'évolution de la vie. Des germes d'une telle Culture Nouvelle existent dès aujourd'hui, et dès aujourd'hui nous pouvons nous associer à leur croissance. Comme puissants catalyseurs dans une telle évolution, nous pouvons prévoir la montée de vagues successives de révolutions culturelles dans divers pays de l'Est et de l'Ouest, comme celle qui a eu lieu en Chine, et (à une échelle

plus modeste) en France, en Mai 1968, - déclenchées par la prise de conscience progressive par les masses de l'aliénation de chacun de nous, et de l'incohérence globale de notre type de civilisation.

VERS UNE NOUVELLE SCIENCE

Ces bouleversements iront de pair avec la naissance et la progression d'une nouvelle science, c'est à dire d'une nouvelle pratique scientifique, qui seront celles de nos besoins et de nos désirs. Celle-ci se distinguera de la pratique actuelle :

1°/ Dans le choix des buts, qui seront toujours subordonnés aux besoins et aux désirs de tous les hommes. Le principal effort de la recherche se portera sur des tâches comme l'agriculture, l'élevage et la pisciculture, la production d'énergie décentralisée pour de petites communautés, la "médecine populaire", le développement des technologies "légères" utilisant peu ou pas de matériaux non renouvelables comme les métaux, - tout ceci dans un esprit "écologique", constamment soucieux du maintien des équilibres naturels.

2°/ Dans la méthode, qui ne s'en tiendra plus à une séparation artificielle entre les facultés purement rationnelles avec d'autres moyens puissants de la connaissance, comme notre intuition, la sensibilité, le sens du beau et de l'harmonie, le sens de l'unité dans la nature et avec la nature. Disparition du type du "spécialiste", la recherche de chacun étant étroitement liée avec sa vie de tous les jours et la satisfaction des besoins de lui-même, de sa famille, de sa communauté, ou de son peuple. Réunion des activités corporelle et mentale, en contact constant avec le milieu naturel.

3°/ Dans les relations humaines promues par le travail scientifique : disparition des rapports hiérarchiques entre spécialistes, notamment de la subordination de métiers "manuels" à des métiers "intellectuels". Chacun (qu'il soit principalement fermier) jardinier, berger, pisciculteur, médecin, technicien...) est potentiellement dans son activité principale un "scientifique",



SAVARD

un chercheur. Disparition du centralisme scientifique comme de tout autre centralisme ; le centre de gravité de la recherche est déplacé du laboratoire vers les champs, les étangs, les ateliers, les chantiers, les lits de malades..., avec un déploiement des forces créatrices du peuple dans sa totalité. Des approches intéressantes vers une telle Nouvelle Science sont en train de se développer en Chine, et à une plus petite échelle, en Amérique, sous l'influence d'un groupe de scientifiques, les Nouveaux Alchimistes, qui se sont fixés comme but de développer dès à présent et de mettre en application certaines techniques préfigurant celles de l'ère post-industrielle, par les efforts combinés de milliers de fermiers, de jardiniers et de bricoleurs de tous les coins du pays.

LA SCIENCE COMME JEU

Le premier but, et le plus urgent, de la Nouvelle Science sera de nous permettre d'assumer nos besoins matériels essentiels (nourriture, vêtements, logis), sans en

être les esclaves par un travail épuisant et sans attrait. Elle n'y parviendra que dans la mesure où une large partie de la population s'associe créativement à son développement, en devenant chercheur, dans sa pratique quotidienne. C'est ainsi que notre travail, rendu à sa fonction première de moyen pour la satisfaction de nos besoins matériels, pourra en même temps, se transformer en une "praxis", une activité créatrice complète, se rapprochant de plus en plus du jeu, qui est à lui-même sa propre fin. A mesure que nous arriverons à mieux satisfaire nos besoins matériels, cet aspect de jeu prendra une place prépondérante dans toutes nos activités, y compris dans le développement de la Nouvelle Science. Il est possible que dans une étape ultérieure la Nouvelle Science reprendra dans un esprit nouveau quelques uns des principaux thèmes de la science d'aujourd'hui dont la plupart sinon tous seront sans doute tombés en une désuétude méritée au cours de révolutions culturelles successives

LA NOUVELLE SCIENCE PARTICIPE AU PROCESSUS DE PASSAGE A UNE CIVILISATION NOUVELLE.

Par sa nature même, la nouvelle science sera un agent de transformation radicale de la société actuelle. Sa pratique présuppose qu'elle soit faite par la libre initiative de tous, et non réservée à des élites ou avant-gardes d'initiés. Elle est un des moyens pour dépasser radicalement la simple critique et réaliser notre désir de construire une autre vie, et pour détruire les bases mêmes des rapports de puissance et d'exploitation.

La Nouvelle Science peut se définir comme la science du Peuple et non pas la Science pour le Peuple. Une telle transformation n'est manifestement possible qu'en changeant profondément à la fois le contenu de la science actuelle, et sa méthode qui sera définie par la pratique journalière du peuple. Ce n'est qu'ainsi que la science ne pourra plus être un outil dans les mains de quelques uns pour asseoir leur domination.

A. Grothendieck et D. Guedj

POUR DE NOUVELLES CULTURES

On commence à beaucoup parler de pollution de l'environnement. Le gouvernement, sentant que le problème devient délicat et soucieux de le récupérer, a créé un Ministère de l'environnement. Au "salon sur la protection de la nature et de l'environnement" (Protecna), qui s'est tenu récemment à Rouen sous la direction des experts du Ministère, les grands patrons des trusts chimiques et autres ont trouvé un nouveau filon qu'ils vont exploiter à loisir: la fabrication d'anti-polluants (produits nouveaux, mais aussi machines à dépolluer, voir usines de traitement) pour "protéger la nature et l'homme".

Voilà qui semble rentable, à première vue, et qui ne fera qu'accentuer le mal dont souffrent les hommes dans notre société. En effet leurs usines polluent suffisamment pour que le besoin de nouvelles usines, anti-polluantes cette fois, se fasse sentir. Et ces messieurs se paieront même le luxe d'apparaître comme les sauveurs.

Vous ne pouvez plus respirer ?

On vous installe des régénérateurs d'air à Ledru-Rollin, et vous serez contents ! Le comble c'est que ces poumons sont si bruyants qu'il va falloir les retirer quelques semaines après leur pose !

Ne cherchons pas de ce côté là, les grands patrons en quête de profit ne feront qu'inventer de nouvelles machines à tuer l'homme.

A ce congrès de Protecna, une petite voix s'est faite entendre: celle des partisans d'une agriculture biologique. Cette voix détonait un peu parmi les rapaces du fric et de la science. Les agriculteurs biologiques ont fait le procès de l'agriculture industrielle, qu'on pourrait appeler plus simplement "agriculture chimique".

Sur quelle logique fonctionne l'agriculture chimique ?

L'utilisation des engrais est fondée sur le principe suivant : on restitue au sol les éléments minéraux (azote, phosphate et potassium) que les plantes ont puisés. A la longue, le sol tend à n'être plus qu'un support physique des cultures, l'ensemble des éléments chimiques nécessaires à la vie étant apportés extérieurement par le cultivateur.

Conséquence : l'utilisation massive d'engrais. Or ceux-ci détruisent les sols en détruisant les micro-organismes qui renouvellent les constituants chimiques et organiques, bouleversent le réseau hydrographique et donc accentuent l'érosion des sols. On peut se poser la question : "Sont-ils fous pour abimer ainsi la terre" ??

Le premier impératif qui gouverne cette pratique, c'est la rentabilité des sols, car la terre n'est plus qu'un instrument du système économique. On sait bien que les chercheurs de profit ont la vue courte. Qu'importe si tel engrais, à la longue, rend la terre inutilisable du moment que maintenant ils en tirent du fric. Et les petits paysans, pour tenir la concurrence, se voient forcés, souvent malgré eux, d'utiliser les mêmes méthodes, mais le paysan n'est pas si fou ! Il se réserve toujours un petit coin de jardin où il n'introduit aucun engrais. "Nous, on mange les pommes de terres de notre jardin, celles des champs, c'est pour les parisiens et les commerçants".

D'autres y trouvent leur compte; ce sont, par exemple, les grands trusts chimiques Pechiney, Saint-Gobain, fabricants d'engrais qui se frottent les mains et poussent à leur utilisation.

Enfin l'armada d'experts et d'agronomes est là pour justifier cette pratique, la parer de la rigueur scientifique et la faire apparaître comme seule possible.

Monsieur François, directeur de recherche à l'INRA : "...l'évolution des techniques agricoles et de la technologie alimentaire est inéluctable...cette évolution est due à de nouvelles caractéristiques du mode de vie au sein de la société actuelle..."

C'est assez vague pour clore le bec à tout contestataire des pratiques actuelles; et puis ça sort de la bouche d'un homme qui sait de quoi il parle.

Certains reprochent à ces scientifiques de l'agriculture chimique de ne pas comprendre le fonctionnement de la nature, d'avoir une conduite aberrante, une vue courte; en réalité, si l'on admet que leur point de vue

d'ensemble est de servir la rentabilité capitaliste, les méthodes qu'ils utilisent sont tout à fait logiques et rationnelles. La terre et, plus généralement, la nature est considérée comme un objet extérieur à l'homme et celui-ci lui applique sa technique pour en devenir le possesseur.

Les partisans de l'agrobiologie rejettent cette destruction systématique de l'équilibre naturel. Ils rejettent l'utilisation massive d'engrais chimiques directement assimilables par les plantes. Ils préfèrent suivre le cycle normal de la nature en apportant à la terre des engrais organiques, assimilés par les micro-organismes du sol, qui, eux, fourniront aux plantes les composés minéraux nécessaires. Deux avantages : les plantes ainsi cultivées sont plus vigoureuses, moins malades et non toxiques; le sol conserve sa composition naturelle et se dégrade moins facilement.

Les partisans de l'agrobiologie rejettent l'utilisation de pesticides, toxiques pour l'homme et pour les animaux. L'utilisation de pesticides est un cercle vicieux, car elle favorise la sélection de nouveaux parasites plus destructeurs et résistants à tout les pesti-

icides. Pour faire disparaître les parasites, les agrobiologistes préfèrent deux méthodes: renforcer les capacités de défense des plantes et importer des animaux qui tuent ces parasites.

Un autre aspect de l'agrobiologie, c'est de mettre en avant les pratiques traditionnelles des paysans, comme par exemple la polyculture, le respect de certaines dates bien précises dans l'année pour semer ou moissonner. Cette tendance nouvelle, en mettant l'accent sur l'équilibre naturel, resserre aussi les liens entre l'homme et la nature.

Par des pratiques moins artificielles et une moindre utilisation des machines, elle permet au paysan de reprendre possession de son travail. Face aux experts de l'agriculture chimique, il se sent, au contraire, expulsé de son savoir-faire, il ne peut même plus faire appel à son expérience.

L'agrobiologie met en cause, dans une certaine mesure, le savoir de ces experts; elle met en avant, non pas la technique, mais une certaine logique, une sagesse qui s'appuie sur l'amour et la connaissance de la terre.



Un autre aspect positif, c'est que les agrobiologistes rejettent l'agriculture sur de grandes surfaces (en monoculture) et prouvent le regroupement en coopératives qui s'inscrivent en marge du système commercial global. Ces coopératives peuvent aussi fonctionner comme point de vente direct du producteur au consommateur, ce qui a deux avantages : on supprime ainsi tous les intermédiaires qui ont coutume de se remplir les poches au passage ; on fait sauter les barrières entre citadins et paysans.

La nouvelle tendance agrobiologique est en train de faire de nombreux adeptes parmi les petits paysans et les scientifiques agricoles.

Cependant certains partisans de l'agriculture biologique, tout en affirmant très justement que l'agriculture s'apprend aux champs, tendent à faire de l'agrobiologie une nouvelle science. On monte en épingle de nouveaux spécialistes, comme un certain Raoul Lemaire, véritable sommité académique, et qui a trouvé un filon pour se faire un renom. On instaure de nouvelles lois qui, cette fois, sont fondées sur le naturel, mais qui aliènent tout autant la pratique agricole que les lois de l'agriculture industrielle. Il y a, en effet, une différence entre l'agronome qui va sur le terrain recueillir l'avis des paysans et qui retourne dans son labo pour en tirer parti, et la synthèse faite sur place par les agriculteurs eux-mêmes, sur la base de leur expérience directe et indirecte.

D'autre part, l'agrobiologie, tout en essayant de se situer en marge du circuit commercial, est une proie tentante pour des capitalistes d'avant-garde. Ce même R. Lemaire dirige une société capitaliste spécialisée en agrobiologie : vente de semences sélectionnées en amont de la production, et commercialisation en aval, dans des boutiques spécialisées en diététique.

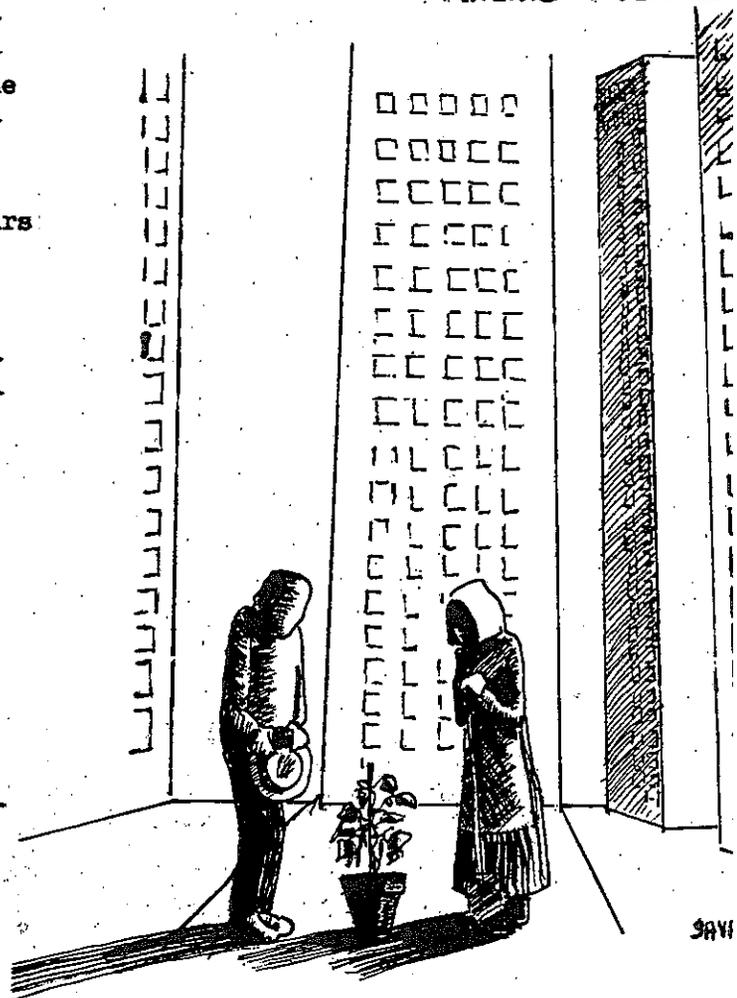
Pour nous, l'homme fait partie intégrante de la nature; ses rapports avec elle ont été totalement falsifiés par le système socio-économique actuel. C'est pourquoi l'alternative n'est pas technique mais bien plus profonde. Nous pensons qu'en ce qui concerne le travail de la terre, comme en ce qui concerne la pollution,

- nous devons dénoncer, faits à l'appui, la nocivité des méthodes purement techniques, que ce soit pour la nature, pour les hommes, ou pour leur liaison réciproque.

- Mais on ne peut pas s'en tenir là : dénoncer le délire technologique ne peut se faire en s'installant dans un nouveau cadre technologique, puisque le délire en question c'est précisément de s'en tenir à des questions techniques.

- Nous voulons remettre au premier plan l'initiative et le désir des individus, un nouveau type de liaison avec la nature où la nature ne soit ni esquintée ni adorée mais vécue, individuellement et socialement.

- Nous voulons développer l'expérience sociale et communautaire, comme source de nouvelles méthodes plus viables pour ceux qui les appliquent. Par exemple, il est probable que l'opinion des paysans traditionnels sera une source inépuisable pour des méthodes de culture plus saines; source plus riche que bien des stages techniques, et qui a l'avantage d'impliquer la vie des hommes dans toute sa réalité. **Mireille TABARE**

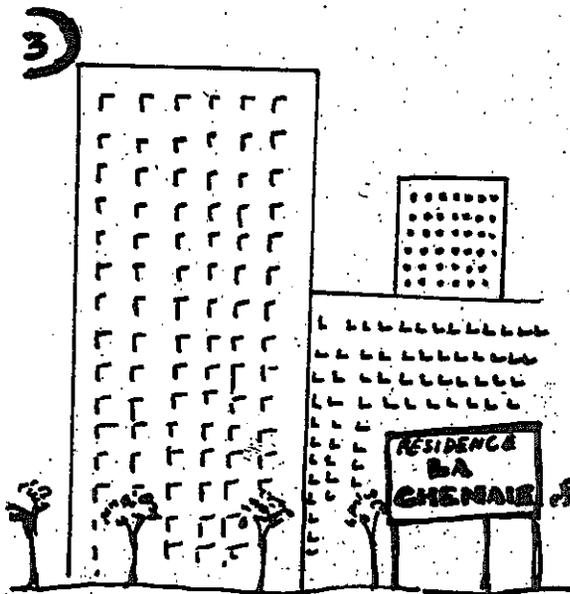
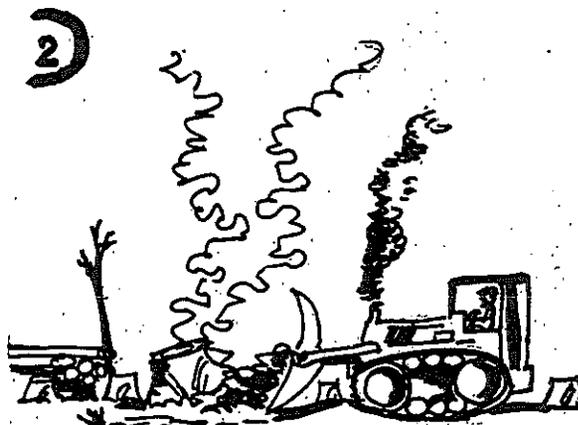
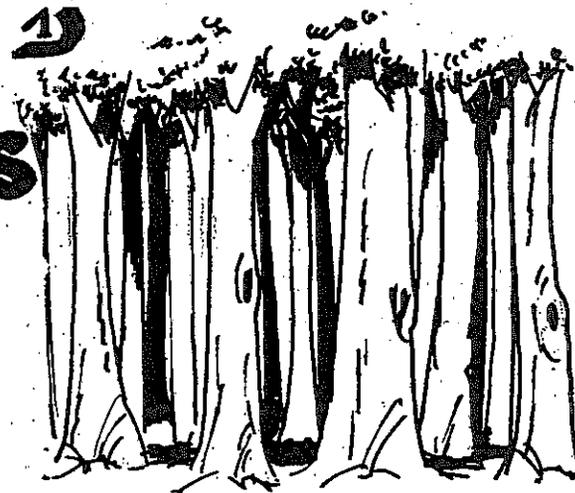


VUES CONSERVATRICES SUR LA SCIENCE

Je suis en large accord avec la description que l'article "La nouvelle église universelle" (n°9) (1) donne du scientisme, et pense que les "mythes" qu'il énumère sont faux et dangereux. Mais il me semble que le scientisme n'est pas inhérent à la nature de la science, qu'il est un abus de la science, principalement fondé sur l'oubli de ses principes et de ses limitations.

Je vais essayer de préciser quels sont ces abus, ces oublis, ces dégénérescences, puis de voir ce qu'il faut changer dans la pratique de l'activité scientifique, dans ses conditions matérielles et sociales, pour se sortir du scientisme.

Je précise tout de suite qu'à mes yeux et à l'heure où j'écris, la connaissance rationnelle est valable et utile (sinon je n'écrirais et ne militerais pas !). Il me semble impossible de renoncer à tout ce que la science a apporté en vue de la compréhension du monde et de nous mêmes. Je note aussi que ce sont en grande partie des scientifiques (Fairfield Osborn, Barry Commoner, Paul Ehrlich, Gofman et Tamplin, Jean Dorst, etc.) qui ont déclenché le mouvement écologique contemporain et que leur démarche a été tout à fait scientifique: constatation de faits, prise en compte d'éléments négligés par la majorité des savants, recherche des causes.

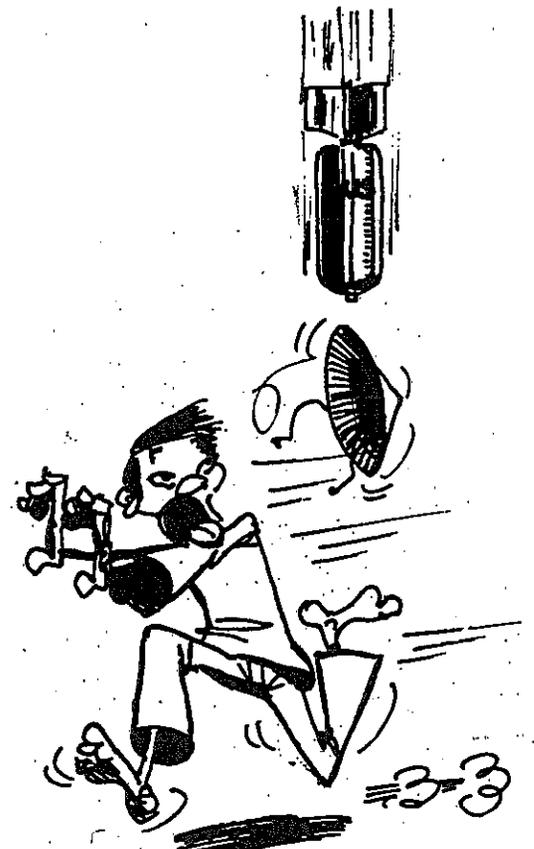


L'oubli des limitations de la science est la cause directe de plusieurs des mythes qui constituent le crédo du scientisme. On sait que la démarche scientifique abstrait certains aspects de la réalité afin de pouvoir les étudier. Ainsi de nombreuses sciences contribuent à la connaissance d'une forêt (botanique, chimie, géologie, zoologie, géographie, anthropologie, histoire, etc.). Mais aucune à elle seule, ne pourra connaître cette forêt. Un poète est bien plus susceptible d'en avoir une connaissance profonde, et de la communiquer, qu'un comité comprenant au moins un spécialiste de chacune des sciences énumérées plus haut; de même, il est connu qu'on apprend plus de psychologie de certains écrivains que des meilleurs traités, et que certains romanciers ont mieux décrit la société de leur époque que mille articles de sociologie. Il y a aussi la connaissance mystique, dont je n'ai aucune expérience, mais dont assez de gens ont dit qu'elle existe pour que je les croie. On peut voir ces autres voies de connaissance, poétique ou mystique, comme des raccourcis, utilisables en particulier lorsque la complexité des choses rend la connaissance scientifique inopérante.

Cette complexité n'est d'ailleurs pas toujours liée à l'interaction de plusieurs disciplines. Ainsi Jacques Monod ⁽²⁾ nous donne une belle description des phénomènes chimiques qui servent de fondement à la vie. Il est assez admirable que les principes de ces phénomènes soient maintenant assez bien connus, mais seuls les plus simples sont pour l'instant susceptibles d'une description complète. Bien que très optimiste sur les progrès futurs de la biologie, Monod se demande si le cerveau humain est a priori capable de se décrire lui même (p. 162) et invoque l'analogie avec les résultats "d'impossibilité" démontrés par les logiciens ⁽³⁾. Les mathématiciens sont d'ailleurs riches en résultats d'après lesquels certaines techniques sont incapables d'atteindre certains buts (trisection de l'angle, duplication du cube, etc.). Au vu de ces analogies, il se peut fort bien qu'on parvienne un jour à démontrer que la méthode scientifique, employée par des cerveaux humains, est incapable a priori de

décrire l'univers (de le mathématiser, comme l'explique le mythe n°3 du "rêve de la science") ou même des portions de celui-ci (cerveau humain ou animal). Quittant cette spéculation, on peut tout simplement constater que l'affirmation "le monde peut être entièrement décrit en termes mathématiques" n'a aucune valeur concrète aujourd'hui ni dans un avenir prévisible. A condition qu'elles soient comptibles avec ceux des résultats partiels que la science paraît avoir démontrés avec certitude, nous ne devons exclure ni les autres formes de connaissance (poétique, mystique), ni les règles d'action fondées sur la morale ou la religion; elles peuvent, à tout le moins servir de substitut aux limitations de la science.

La prudence et la modestie imposées à la science par ces limitations sont, dans le domaine des applications, d'autant plus nécessaires que, tandis que les bienfaits d'une découverte sont sûrs et rapprochés



**LES 'RETOMBÉES
TECHNOLOGIQUES'
AU TIERS-MONDE**

dans l'avenir, ses méfaits pratiques sont moins bien prouvés et plus lointains. Un exemple frappant et bien connu est fourni par l'usage intensif des insecticides et des pesticides.

Vis à vis de ceux qui prennent les décisions, le savant a le droit de minimiser les bienfaits de ses découvertes et de maximiser leurs méfaits. "D'abord, ne pas nuire", comme dit un des principes d'une saine médecine. S'il y a un cas de conscience difficile que ce principe ne peut résoudre, j'aurais tendance à rappeler un vieux proverbe, trop souvent oublié dans le monde contemporain: "dans le doute, abstiens-toi" (c'est à dire: abstiens toi d'accomplir l'action sur laquelle tu hésites).

Toujours parmi les causes humaines de la dégradation de la science en scientisme, il y a l'ignorance, non pas l'ignorance qui s'avoue comme telle, mais celle qui se déguise en savoir. Ainsi, dans un article (très émotionnel !) où il s'élève contre la montée de l'irrationalisme, où il prône des "actions réalistes et rationnelles" et une "révolution de la Raison" pour résoudre la crise actuelle, l'atomiste E. Rabinowitch (4) montre une grande ignorance de l'histoire (qui, pour lui, se borne à celle de l'Occident moderne et à quelques souvenirs de l'antiquité classique), et une plus grande encore de l'anthropologie. De plus des évidences lui passent inaperçues, et sa logique est douteuse. On a beau se piquer de rationalisme, on n'est pas à l'abri de l'ignorance et des préjugés. Une autre cause humaine d'abus de la science réside dans les conditions d'accès à la connaissance. Il y a le secret militaire qui, par exemple, a longtemps réservé aux seuls initiés les résultats sur les effets des radiations. Le secret industriel est tout aussi dangereux, et il est très grave qu'on l'admette comme allant de soi. Ainsi le "Monde" du 18 septembre annonce qu'une firme suédoise a trouvé un plastique qui se décompose en quelques semaines sous l'effet du soleil, du vent et de la pluie, et ajoute: "Les éléments ajoutés au polyéthylène, qui sont naturellement secrets, ne se sont pas révélés dangereux". On aimerait en être sûr! Or la possibilité de vérifier les affirmations d'un collègue est une des

conditions premières de la science; l'absence de secret fait sûrement partie des exigences de "l'éthique de la connaissance" que J. Monod esquisse à la fin de son livre. Un ami chimiste m'a expliqué que ce n'est pas une petite affaire que de retrouver la formule chimique d'un plastique ou d'un détergent; d'ailleurs, si c'était facile, les concurrents le feraient et le secret industriel n'aurait pas d'utilité. Or il est essentiel de connaître la formule chimique d'un corps pour prévoir ses propriétés. Il faudrait donc que les scientifiques refusent de travailler dans des conditions de secret (militaire ou industriel), et que la population fasse pression pour que la pratique du secret soit abolie.

Une forme indirecte de secret tient au rythme éffréné des publications scientifiques. On a calculé que le nombre des scientifiques actuellement vivants est très supérieur au nombre total des scientifiques morts. Le nombre des pages des "Mathematical Reviews" (une publication mensuelle qui donne des analyses de tous les écrits mathématiques parus) est passé de 400 en 1940 à 766 en 1950 et à 3.302 en 1970; la situation est parallèle dans toutes les sciences. Même les spécialistes sont submergés. On a imaginé un remède qui me paraît pire que le mal; accumuler l'information scientifique dans les ordinateurs qui, interrogés sur un sujet, en fourniraient la bibliographie ou même ses résultats principaux.

En admettant que cette tentative ne se solde pas par un fiasco, son premier danger est que l'ordinateur ne donnera qu'une information stylisée et sans nuances, mutilant encore plus la réalité qu'un article scientifique: en effet l'information dont on l'aura nourri devra avoir des formes prescrites à l'avance, et les besoins de finances et de main d'oeuvre rendront difficile de modifier ces formes si elles s'avèrent inadéquates. Un second danger est que, pour avoir accès à ces ordinateurs, il faudra montrer patte blanche et être un spécialiste encore plus patenté que ceux qui ont accès aux bibliothèques. Or il est probable que les meilleures contributions à la solution de la crise actuelle viendront de personnes ayant des vues en dehors de leur spécialité, de gens qui ne

consacrent donc pas toute leur énergie à leur seul domaine, et que la communauté scientifique aura tendance à considérer comme marginaux; de plus leurs recherches peuvent aller dans des voies imprévues, non reconnues par les programmes scientifiques officiels, et je doute que les autorités dispensatrices de crédits leur accorderont facilement les heures d'ordinateurs nécessaires.

X

X X

Quelles conclusions pratiques peut on envisager? J'ai déjà fait allusion à quelques unes:

- a) Une attitude modeste quant au rôle de la science et de la technique. Ne pas trop croire aux experts, savoir que leur rôle est bien délimité, et qu'ils ne peuvent l'outrepasser sans conséquences néfastes.
- b) Lutter contre la "magie du nombre"; il y a autre chose que des nombres, même en mathématique.

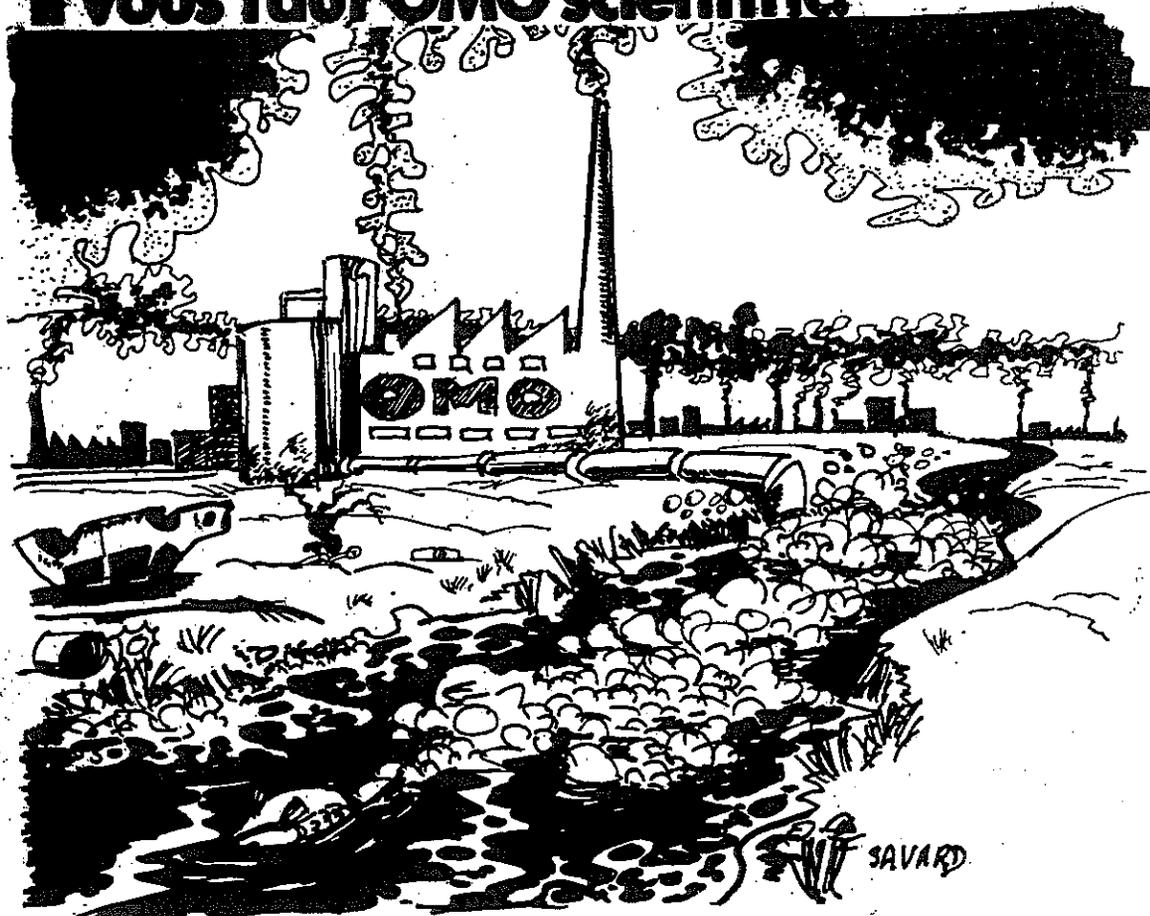
- c) Effort pour que les résultats de la science et les méthodes de la recherche deviennent moins mystérieux au public. Ecrire de bons ouvrages d'enseignement et de vulgarisation, faire participer des élèves à des activités de recherche (originale ou non, la redécouverte a ses vertus), peuvent être, pour des scientifiques, des activités plus importantes que de trouver du nouveau.

- d) Il est sûrement bon qu'un scientifique regarde au delà de sa spécialité, de préférence en ne se limitant pas aux spécialités voisines qui lui sont traditionnellement unies.

- e) Se refuser aux recherches secrètes.

- f) Orienter les efforts vers les recherches dont les applications ne demandent qu'une technologie légère et ne sont pas automatiquement généralisables à grande échelle⁽⁵⁾. Sur un plan un peu différent, je crois qu'un scientifique doit faire intervenir la morale dans ses activités, éventuellement la religion ou la mystique

Contre la saleté du monde moderne, il vous faut OMO scientifique.



s'il y est porté par sa nature et sa culture. L'attitude de Pasteur, qui disait oublier ses convictions religieuses et devenir uniquement scientifique chaque fois qu'il endossait sa blouse de laboratoire, me paraît choquante⁽⁶⁾. Faute d'expérience religieuse ou mystique, je me bornerai à la morale. Je crois que la morale et les moralistes ont une place insuffisante dans la réflexion du monde contemporain, de la communauté scientifique en particulier. Cette affirmation peut sembler étrange sous la plume d'un scientifique "de gauche". Bien entendu, je ne souscris pas à l'analyse qui affirme que la crise contemporaine est due à "la dégradation progressive de l'autorité dans la famille, dans le travail et dans l'état" (cf. "Survivre", n°8, p.13); c'est fort superficiel, uniquement répressif et impropre à guider l'individu dans des cas de conscience difficiles; de plus l'autorité signifie souvent l'imposition par des gens haut placés de règles de vie à ceux qui le sont moins, alors que, pour le bien de la société, la morale d'un individu doit être d'autant plus exigeante qu'il a plus de responsabilités. Mais il me semble qu'une étude réfléchie de moralistes plus profonds (antiques, hindous, chinois ou judéo-chrétiens) doit avoir sa place dans la formation et dans la vie d'un scientifique. Le fait que c'est sur le fond des morales judéo-chrétiennes, de leur séparation très nette entre le sacré et le profane, que s'est greffé le scientisme, m'inciterait à être quelque peu méfiant vis à vis d'elles et à regarder plutôt vers la Grèce antique, l'Inde ou la Chine. Il est probablement souhaitable que, pour des scientifiques, de telles réflexions viennent à propos des problèmes éthiques de leur profession. Il est navrant que les universités organisent si rarement et de façon si peu suivie des discussions sur des thèmes comme: les cas de conscience des scientifiques (par exemple celui d'Einstein et des atomistes américains, se décidant à intervenir auprès du président Roosevelt pour que l'Amérique se dote de bombes atomiques avant l'Allemagne nazie), - les limitations de la connaissance scientifique, - le caractère anti-scientifique des secrets, - etc. On peut se demander si

une transposition aux scientifiques du "serment d'Hippocrate" des médecins n'aurait pas son utilité.

Pour terminer, il ne me semble pas possible d'esquiver quelques considérations sur les conséquences que peut avoir une attaque contre le scientisme. Même si des scientifiques n'y participaient pas, cette attaque aurait eu lieu je crois: la crise de l'environnement est trop vaste pour être ignorée du public. Si les gouvernements se rendent compte que la science ne peut être que modeste dans ses conclusions et prudente dans ses applications, ils réduiront probablement les crédits à la recherche scientifique; les premiers signes de cette réduction apparaissent d'ailleurs. Il deviendra ainsi plus difficile de faire de la recherche, plus difficile de devenir un grand patron avec une importante équipe sous ses ordres; certaines reconversions pourront être pénibles et (pour ceux qui sont maintenant des étudiants) certaines orientations seront difficiles. Mais faut-il crier à la catastrophe? Les conséquences seront-elles nettement plus doulou-

reuses que ces reconversions et ces réorientations? Je crois que certaines des conclusions esquissées ci-dessus peuvent ouvrir des voies à ceux dont la formation est scientifique: travaux d'enseignement, information du public, activité en dehors de sa spécialité. De plus le développement d'une attitude de prudence vis à vis des applications des découvertes devrait conduire à les expérimenter longuement à petite échelle, et demander ainsi beaucoup d'observations patientes et de réflexions. Enfin les expériences de recherches décentralisées⁽⁵⁾ paraissent susceptibles d'ouvrir de nouvelles voies.

Je ne pense donc pas qu'en s'attaquant au scientisme, des scientifiques trahissent leur communauté. Au contraire, ceux qui peuvent la mener à sa perte sont ceux qui adhèrent aux mythes du scientisme, car ces mythes risquent fort d'amener l'humanité à une catastrophe majeure, militaire ou écologique.

P. SAMUEL.

Notes.

(1) Je ferai plusieurs fois allusion à cet article.

(2) "Le hasard et la nécessité" (Le Seuil, Paris, 1970).

(3) Ainsi Gödel a démontré que l'arithmétique élémentaire ne peut pas prouver sa propre non-contradiction. Il a montré aussi qu'aucune axiomatique formalisée (au sens que les mathématiciens donnent à ces mots) ne peut décrire toutes les propriétés des nombres entiers.

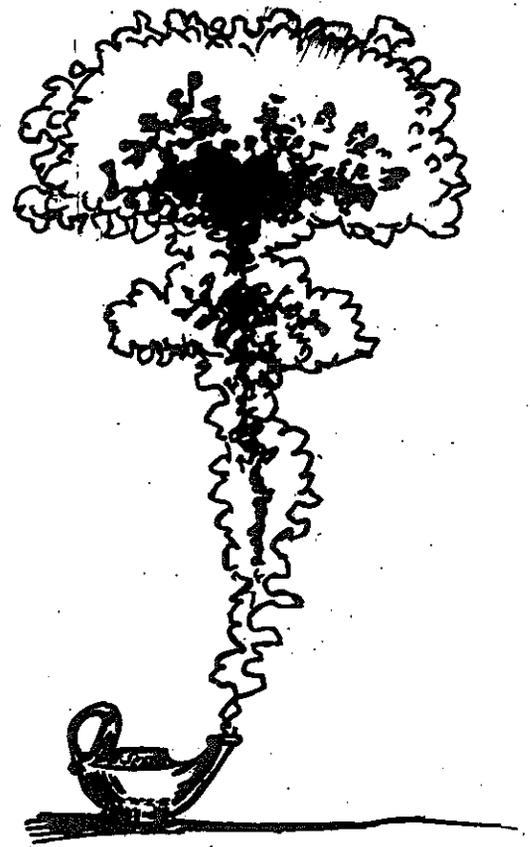
(4) "The mounting tide of unreason" (bulletin of the atomic scientists", mai 1971).

(5) Ce que font dans cette direction des groupes scientifiques comme "Lassitoc" et "The new alchemists" est très intéressant.

(6) Mais il ne les oubliait pas en tant qu'éducateur, par exemple en tant que directeur de l'école normale supérieure.

LE GENIE DE LA FRANCE

Je ne me souviens plus du nom de cet ardent patriotard qui écrivit un texte avec ce nom ronflant. Il était question de Pasteur, ce calotin réactionnaire qui, déjà tout jeune, n'hésitait pas à dénoncer ses petits camarades de Normal Sup et qui, plus tard, tiendra à emmener tous ses élèves à la messe. Il était question de Chateaubriand qui eût certainement plus le temps de rêver avec l'argent que lui laissa son père, marchand d'esclaves, que ces esclaves eux-mêmes, et dont on vient d'apprendre récemment, après le dépouillement d'archives à Vienne, qu'il vendait des secrets d'Etat à l'Autriche alors qu'il était au ministère des affaires étrangères. Bref, à l'école communale pas question de détails, ce qu'il faut c'est fabriquer des êtres suffisamment dociles et superstitieux vis-à-vis de la toute puissance des cadres et des gouvernants pour qu'il n'y ait plus à revenir là-dessus: le Génie de la France éclairera le monde, sous-entendu le génie de ceux qui la gouvernent, aidés-hélas, trop souvent à contre-cœur par le peuple.



Ceci est une affaire entendue, mais c'est du passé. Aujourd'hui, outre les lampions thermonucléaires dont nous irradiions à grand frais le Pacifique et la Terre pour le plus grand bienfait de ses habitants, en quoi consiste le génie français qui se répand de par le monde?

L'hebdomadaire américain "Time" du 12 juillet en fait une description magistrale et quelque peu ja-louse.

Les exportations d'armes françaises totalisent plus de 7 milliards de francs (nouveaux), juste après celles du pays de la liberté éclairant le Monde, les USA (11 milliards) et devant ces mercan-tils d'anglais (2,6 milliards), soit 3% de nos exportations globales, sans compter évidemment nos exporta-tions de bombe atomique dans le Pa-cifique.

D'après le Time, les courtiers fran-çais dépourvus de scrupules (sic) et pourvus de crédits à long terme et à faible taux d'intérêt (le con-tribuable français se charge de la différence) et les attachés militai-res omniprésents courtisent les gé-néraux latino-américains avec des voyages gratuits à l'exposition aé-rienne du Bourget. Rien qu'en 1970, nous avons exportés 18 Mirages (à 17 millions de nouveaux francs piè-ce) en Colombie, 16 au Brésil, 5 au Pérou et la première douzaine d'un total de 90 à l'Argentine.

Depuis ses cercueils volants de la guerre de 14-18, ces ventes d'ar-mes ont fait de Marcel Dassault de "Jour de France" et autre, 79 ans, l'homme le plus riche de France.

Et n'allez surtout pas dire qu'il est difficile de vendre, Marcel vous dira que c'est d'une facilité décon-certante. Il en sait quelque chose lui qui s'est fait élire à la commis-sion de la Défense Nationale à l'As-semblée, commission chargée de l'approbation des achats de matériel de guerre! Les Américains qui esti-ment les hommes à leur fortune, l'é-valuent à 5 milliards de NF au bas mot, heureux héritiers.

La morale ici, on s'en tamponne génialement le coquillard. Qu'importe si le Brésil, dont les seuls ennemis sont ses propres mal-heureux, vivant dans la misère et l'ignorance, consacre 12% de son budget à l'armée et 7% à l'éducation. Nous lui vendrons très bientôt d'au-tres avions et des fusées pour fai-

re contre-poids à la chaîne d'assem-blage de chars AMX-13 de 15 tonnes que notre géniale Direction Technique des Armements vient de vendre à l'Argentine. Qu'importe encore si en France des gens peuvent s'enrichir ainsi d'une manière éhontée alors que des millions d'autres croupissent dans la misère morale qui leur per-met de supporter la misère physique de leur travail quotidien. Je parie que Bloch-Dassault entrera au Pan-théon avant Louis Lecoq. La patrie mon cul.

Il n'est peut-être pas faci-le d'entraver la marche du comple-xe "militaro-industriel" comme on dit aujourd'hui, Lecoq a vécu pour le savoir. Les manifs et les grèves sont brisées férocement, la police, les CRS, et éventuellement l'armée

sont là pour ça, lorsque les syn-dicats réformistes type CGT ont éé-choués. Heureusement le travailleur aussi bien à l'est qu'à l'ouest, a trouvé le joint: sabotage et tire au flanc. Espérons que l'automatisa-tion n'interviendra pas avant que nous ayons fait crever le système!

J.P.

Pour rester dans la histoire
de gros sous, Samuel
demande que vous l'avez 59

NOTE DU TRESORIER

Bien des amis de "Survivre" ont versé de très utiles contributions à titre de cotisations ou de dons. Seuls ces versements peuvent permet-tre de distribuer des numéros gra-tuits, d'accorder des tarifs réduits à ceux dont les ressources sont mai-gres, d'alimenter la bibliothèque et de faire tirer des textes im-portants.

Nous leur demandons de continuer.. (Adresser les chèques, avec nom en blanc, au trésorier: P. Samuel, 3 av. du lycée Lakanal, 92-Bourg-la-reine

COMMUNAUTÉS.

Aujourd'hui, les "communautés" sont à la mode. N'est-ce vraiment qu'une mode ou bien cette nouvelle tendance répond-elle à un besoin profond, à une nécessité...? En fait, la vie moderne étouffe de plus en plus les gens. La concentration économique et politique de la société va de pair avec une atomisation accrue de la vie des hommes: spécialisation extrême dans le travail, rempli sur eux-mêmes des êtres et impossibilité, pour eux, de communiquer. (Les relations inter-personnelles sont plus nombreuses mais stériles).

C'est pourquoi de nombreuses tendances se dessinent pour changer la vie dans un sens communautaire. Concrètement ce besoin se traduit par la création de coopératives alimentaires (Food Conspiracy aux États-Unis), de cantines qui sont aussi et surtout des lieux d'échanges, d'écoles nouvelles (Free Schools), de groupements à l'intérieur de cités (pour garder les enfants, préparer la nourriture) etc...

Mais un premier pas vers un tel changement, ce peut être: prendre l'habitude de parler à son voisin, dans le métro, chez un commerçant - ce que de nombreux militants oublient trop souvent! - en bref, changer les rapports humains dans ce qu'ils ont de plus simple, pour les rendre plus sincères, plus vrais, plus humains. (non plus des rapports hiérarchiques et économiques mais des échanges entre hommes considérés comme tels).

Cette solitude absolue, cette impossibilité de communiquer peut, devenant insupportable, pousser certains à fonder des communautés. Celles-ci peuvent prendre diverses formes: certains se regroupent dans un même logement où ils prennent leurs repas en commun, d'autres essaient d'intervenir sur ceux

qui les entourent, d'autres fuient le système et tentent de vivre en autarcie, d'autres enfin, étouffant dans les villes polluées, cherchent à la campagne une nouvelle communion avec la nature, une vie saine et équilibrée.

Mais dans certains cas les communautés risquent de n'être qu'une réaction contre le système. Dans ce cas, elles sont une image renversée de la société (ex: en réaction contre la vie de couple, la "sexualité libérée"; contre la pourriture des échanges économiques, la vie en autarcie; contre la technologie dévoreuse d'hommes, le retour au passé...)

Il y a donc un manque, et c'est de ce manque que naît le désir communautaire. Comme tout désir, il peut donner lieu à un effet d'illusion, peut aboutir à un simple fantasme communautaire (par exemple, où l'on ne fait que mettre en commun des incapacités à communiquer, ce qui, bien évidemment, ne mène à rien).

Sommes-nous, pourtant, capables d'aller plus loin, c'est-à-dire de transformer les rapports humains dans un sens communautaire. Le débat est ouvert. (ci-dessous, un premier point de vue.)



RALBOL!

RALBOL !

Ce "Ralbol" est une réaction. A quoi peut-elle nous mener ?...

Cela va des "zonards" qui "font la manche", disant qu'ils s'en tirent sans "collaborer", jusqu'à ceux qui élaborent minutieusement les plans d'une société parallèle - non sans maladresses et doutes soudains devant la puissance de l'appareil social qui, à chaque pas en avant durement arraché, nous rappelle à quel point nous lui sommes asservis?

Pour avoir vécu certaines des phases intermédiaires, entrecoupées de "remise dans les rangs" du système quand les nécessités immédiates l'emportaient sur les aspirations, j'ai pu noter entre autres les tendances suivantes:

Des regroupements pour accommoder économiquement les uns et les autres, soutendus par des sympathies mutuelles et des similarités de conceptions politiques au niveau de la parlote, des "voeux pieux", mais d'où ne jaillit pas vraiment une remise en question assez claire pour souder davantage les rapports. Déjà s'y amorce un certain collectivisme, mais (comme j'ai eu par exemple l'occasion de le vivre à Montréal) dans la promiscuité complaisante entre mecs et nanas, sans règles définies, avec la chaîne stéréo, la télé, le téléphone, les sorties ensemble - bref, c'est gentil, on rigole bien, ça nous coûte pas trop cher, on est, qui un étudiant, qui cinéaste, qui comédien, qui prof, baiseurs, baiseuses - et, passé la porte de la maison, rien n'est changé. J'ai connu un certain nombre de "communautés" de ce type en Amérique et en Europe; c'est charmant, et voilà tout.

Il existe des communautés qui ont une activité commune, bien plus intéressantes. Certaines tiennent commerce d'artisanat, ou leurs membres ont des activités artisanales à l'extérieur. Les premières sont parfois légèrement subversives par une certaine atmosphère de liberté, des discussions ouvertes à tout vent. L'intérêt des secondes est



plus dépendant de la conscience politique de ses membres et de leur capacité d'en infuser dans leurs milieux professionnels externes à la communauté.

Des communautés en milieu urbain que j'ai connues, ma sympathie va surtout vers celles dont l'activité commune est du type "agit-prop"; ainsi au Canada celles dont l'action révolutionnaire passe par les options du Front de Libération du Québec; aux USA les weathermen et toutes celles qui ne font qu'une seule lutte de la libération des noirs, du Viet-nam et des pays sous-développés parce que surexploités. En France également, il y en a toute une gamme à tendances diverses, c'est encore assez flottant car peu d'entre elles ont une assise tant soit peu solide. Leur coller une étiquette serait aller contre leurs dispositions, on peut dire pourtant que certaines d'entre elles ont des options de base assez clairement définies: anar, mao, FLJ et, celle que j'affectionne, dont le noyau initial était formé d'objecteurs de conscience et d'amis et amies soutenant la Cause. Cette communauté a évolué spontanément, et depuis quelques mois n'a pas encore retrouvé de cohésion réelle, mais le climat qui y règne est souvent faste aux échanges fructueux.

De plus en plus, les communes urbaines qui se forment actuellement se veulent "trampoline" vers une commune rurale, et c'est là, pensons-nous, qu'elles offrent le plus

d'intérêt. En effet, un pas est en train d'être franchi vers la matérialisation et l'assumation la plus complète d'un mode de vie et d'organisation à l'opposé de la concentration urbaine, industrielle et bureaucratique. Sur ce point encore, l'article "Où allons-nous ?" est fort éloquent, parlons donc plutôt des différentes approches vers cette vie nouvelle, de ce progressif passage de la non-vie à la Vie.

Pour certains groupes déjà installés ou en cours d'installation, il s'agit avant tout de retrouver un milieu sain: on respire vraiment, finie la trépidation permanente, on retrouve la valeur oubliée du silence - alors, en avant !...

Bien sûr, moins encore qu'en ville les choses n'y tombent toutes rôties dans le bec. Ça devient une lutte perpétuelle pour assumer ses besoins, sans trop se laisser bouffer par de nouvelles aliénations. On trouve encore tout un éventail d'options, depuis l'insertion pure et simple dans l'industrie

agricole établie, jusqu'à la tendance à l'autarcie la plus affirmée. Dans ce dernier cas on voit se dessiner des tendances vers la réalisation d'un mode de vie de type "post-industriel", où la recherche des équilibres harmonieux entre les personnes au sein de la communauté se fait conjointement avec celle des moyens techniques pour vivre dans le respect total des équilibres naturels. Ces moyens sont liés au développement de "technologies légères" et de "biotechnologies", qui même à présent ne pourraient être détournées au profit du "système", et ne se prêtent guère à l'exploitation de l'homme par l'homme. Par cette double recherche nous espérons pouvoir dépasser la compétition comme base des rapports sociaux, pour atteindre à la coopération des personnes dans une oeuvre de progrès en accord avec nous-même et avec notre milieu naturel.

François MAINGUY.

(1) NDLR : une version révisée du texte auquel il est référé est prévue pour un prochain numéro de Survivre - et Vivre.

A lire attentivement :

"Survivre" a besoin de quantités illimitées de papier ordinaire. On ne dit pas pour quoi maintenant, ce sera une surprise.

Prière à nos amis travaillant auprès d'un ordinateur de récupérer pour nous le maximum, et l'apporter, par exemple, chez Grothendieck, 2 av. de Verrières 91, Massy.

Si vous avez connaissance de fermes agrobiologiques où il serait possible de faire des stages de quelques semaines, mois ou années, signalez-les nous... Nous avons constamment des demandes...

← urgent

Que peut-on lire sur l'agriculture biologique, hors:

"l'agriculture biologique" de Claude Aubert, et

"l'industrialisation de l'agriculture" du même auteur ?

envoyez les références à
Massy.

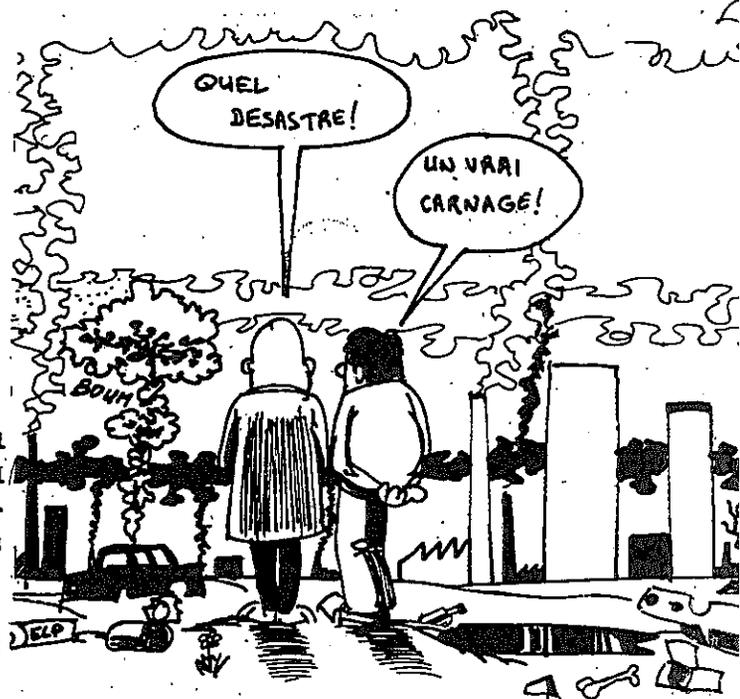
SURVIVRE a fait un enfant dans le Loiret : premier groupe SURVIVRE de province. Son secrétaire, c'est Jean-Pierre BROYER, 45, NEVOY. Son travail, dans l'immédiat : lutte contre la centrale nucléaire prévue à Dampierre-en-Barly.

MASSY

Mr Valéry Giscard d'Estaing déclarait récemment que le Concorde au delà d'un moyen de transport sera un moyen pour réaliser une sorte de dérive des continents à l'envers. Mais cette dérive (si dérive il y a) ne va profiter qu'à un petit nombre d'hommes d'affaires aisés qui pourront payer le prix.

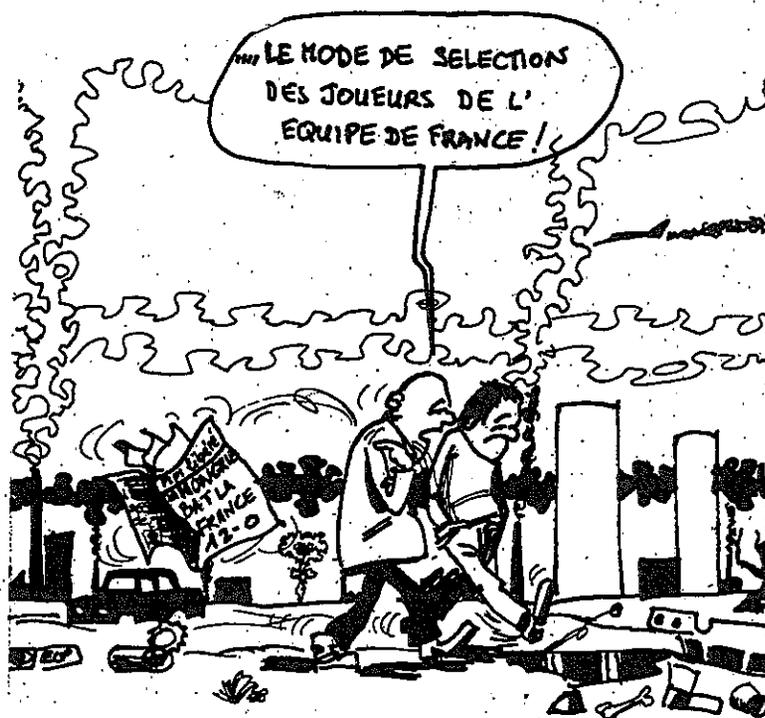
Car la notion d'échange aujourd'hui est indissolublement liée à celle de prix: l'échange est réduit à une dimension marchande et quantitative qui le caricature; cet échange est une relation de supérieure à inférieure, une relation "hiérarchique"

En voici un exemple frappant : dans l'anthologie "The subversive science" (1), l'écologiste américain Fraser Darling étudie l'assimilation de la population des highlands (2) et des îles du Nord de la Grande-Bretagne par les anglais. En fait cette assimilation revient ni plus ni moins à la destruction d'une culture par une autre. L'originalité de cette étude est de montrer que paradoxalement cette destruction se réalise souvent par l'établissement de circuits d'échange et de communication. A partir de ce moment, les traditions alimentaires et culturelles s'effondrent, le pain blanc industriel très nocif supplante la bouillie d'orge complète, les distractions modernes remplacent les fêtes traditionnelles, les problèmes sociaux se multiplient, l'abandon des régimes alimentaires traditionnels entraîne une stagnation du niveau de santé malgré les progrès



me rien pas encore, le dessin m'est pas terminé TSV

La permanence de Massy est transférée au lundi 18 h à 24h (au lieu de mardi), à partir du 17 janvier 1972



de l'hygiène. L'Occident a clochar-
disé le reste du monde.

De même que ceux entre pays développés et pays sous-développés, les échanges entre hommes et hommes d'une part (exploitation capitaliste ou étatique), entre homme et nature d'autre part (l'homme supérieur à la nature) se font sur un pied d'inégalité.

D'autre part l'échange de marchandises est privilégié (et même promu à l'état de dogme) et cela se fait aux dépens de l'échange de biens immatériels au sens large et en particulier des relations interpersonnelles : les gens rencontrent beaucoup plus de ttes que dans le passé mais leurs échanges sont beaucoup plus superficiels et compartimentés -comme le montre involontairement Alvin Toffler (1), idéal de la société industrielle, c'est les amis à jeter, la femme à jeter, etc...

Il y a, il est vrai, un développement des échanges culturels ; l'alphabétisation, le livre bon marché, sont des éléments positifs.

Mais ces échanges se font de plus en plus au moyen de "masses media" (t.v. radio...) qui entraînent des échanges radicalement inégalitaires

puis-
qu'un petit groupe de personnes impose ses vues à des populations entières sans possibilité de réponse (la TV par câbles pourrait changer cet état de fait, mais je suis très sceptique sur ce point. On y reviendra)

A cette conception étroite et tronquée, il faudrait substituer une vue égalitaire de l'échange qui ne laisse aucune dimension de côté. Les possibilités, la créativité, le savoir de chacun (et les objets produits) sont extrêmement différents et variés et l'activité d'échange permet un "enrichissement" de tous. L'échange devrait ainsi tendre à être un don mutuel (et non un vol à sens unique comme aujourd'hui), être une relation entre sujets (l'un n'étant pas "mieux"

que l'autre même s'il sont très différents-comme l'homme et la nature par exemple) et non une relation entre sujet et objet.

Ceci suppose bien sûr une "révolution" (retournement complet) de notre mentalité à chacun qui (sauf exception) est marquée par l'égoïsme le plus total. Cette "révolution" doit donc commencer en nous-mêmes et dans notre vie de tous les jours, en nous efforçant d'avoir des échanges plus justes et plus vrais avec les gens que nous côtoyons quotidiennement.

Faudrait-il, d'autre part, autant d'échanges de biens matériels qu'aujourd'hui? L'autarcie (4)-partout dénoncée en Occident comme un archaïsme honteux -a elle aussi sa valeur.

Elle nous permet de réduire notre dépendance vis-à-vis des autres : dépendance du pays sous-développé vis-à-vis du pays riche qui lui achète son pétrole ou sa mono-culture; dépendance du citadin vis-à-vis du paysan qui le nourrit, Ainsi elle nous permet de développer nos propres forces : ceci vaut aussi bien pour un pays (cf.

l'expérience chinoise) que pour un individu (cf. les méthodes "non violentes" en médecine qui minimisent l'emploi de médicaments venus de l'extérieur et visent à renforcer l'organisme pour le rendre plus résistant à la maladie). Une économie autarcique tend à être plus stable puisqu'elle n'est pas soumise à des fluctuations internationales imprévisibles (inversement, les fluctuations climatiques y sont plus sensibles puisque non-correctées par le commerce).

L'autarcie est aussi favorable à notre santé : dans la nature, tout organisme vivant est spécialement adapté à son milieu spécifique. Il s'ensuit que pour vivre en état d'harmonie -de santé- dans un milieu donné, nous avons intérêt à consommer les produits poussant (ou susceptibles de pousser) dans ce milieu. Nous devrions tendre à ne manger que des produits locaux en saison. (On trouvera en note une explication très simple de cette loi naturelle au moyen de la dialectique yin-yang (5)). L'abus des échanges a aussi pour effet de développer la hâte et l'énerverment qui sont des obstacles à l'équilibre matériel et spirituel.

D'un point de vue humain, elle rapproche l'homme du produit de son travail, permet à chacun de comprendre ce qu'il fait et ses relations avec la communauté. L'autarcie est ainsi une solution à la compartimentation, à l'atomisation de la société industrielle. Peut-être alors chaque communauté humaine de base devrait-elle tendre à dépendre au maximum d'elle seule pour assurer sa survie et sa vie. Les échanges entre groupes deviendraient alors surtout "immatériels" (culturels au sens large). Ce serait tombé dans un excès inverse de celui d'aujourd'hui que de rejeter les échanges de biens matériels en tant que tels : il y aura toujours de cas où Pierre aura trop de pommes tandis que Paul n'aura pas de fer ou de bois dans sa région.

Mais sans-doute faudrait-il que ces échanges se fassent à une échelle plus modeste, ne serait-ce qu'en raison de cet énorme gaspillage d'énergie (humaine y compris) que constituent des réseaux planétaires d'échange.

LAURENT SAMUEL

(avec les réflexions de quelques autres)

NOTES

(3) Alvin TOFFLER - Le choc du Futur (Paris, Denoël, 1970)

(4) Autarcie : état d'un pays, d'un groupe humain qui se suffit à lui-même qui n'a pas besoin de l'étranger pour satisfaire à ses besoins; économie fermée.

(5) Toute chose produit une chose opposée, c'est la loi du changement. Ainsi un climat chaud (Yang) produit une végétation abondante, luxuriante (Yin), riche en fruits (yin) indispensables à l'homme pour lutter contre la chaleur (Yang), pour se rafraîchir. Ce sont les céréales les plus yin (maïs, manioc, ...) qui poussent sous un tel climat.

De même un climat froid (yin) produit une végétation plus réduite (yang) où les petites plantes (yang): lichens, mousses et les céréales yang comme le sarrasin prédominent. Ces produits (yang) sont nécessaires à l'homme pour supporter le froid (yin).

Cette relation entre climat et alimentation est dialectique: si, au mépris de l'Ordre de l'Univers en se nourrit de fruits, sucre, pain blanc et autres produits extrêmement yin dans un climat relativement yin comme le nôtre, on court à la catastrophe comme le fait la société occidentale aujourd'hui (il y a d'autres raisons bien sûr)

Cf. George OHSAWA - la philosophie de la médecine d'Extrême-Orient (Vrin, Paris)



les lecteurs écrivent



"... il serait intéressant que la rédaction de Survivre et les lecteurs exposent leurs points de vue sur la vie future, la vie nouvelle et libre, de la fiction quoi !"

Vincent Guilloux. Lyon.sept.71

"... Diogène dit : "disparition ou révolution", là est la vérité. On va crever, pas à cause de l'augmentation de la population, à cause de notre bêtise, à cause de l'accumulation de stocks d'armements; les autres raisons ne valent rien à côté d'une bombe thermonucléaire. Il faut faire très vite une révolution écologique non violente ayant pour base et pour but la survie et l'autonomie de l'homme.

Les standards actuels c'est de la merde ! On va pas copier les Amerlocks éternellement ! Ou alors on copiera autre chose. Les communautés par exemple. Plus besoin de tant de tonnes de cuivre ou de zinc par individu si on habite la campagne, sans armée, sans bagnole individuelle, sans résidence secondaire inoccupée toute l'année et sans même de maison individuelle, symbole de l'obscurantisme, du conservatisme et de la propriété.

Si l'homme veut survivre il faut qu'il soit solidaire de ses frères, qu'il ouvre sa porte à tous, qu'il prenne le temps de lire et d'écrire, qu'il refuse toute compétition, toute spécialisation professionnelle etc...etc... Bref, sans armée, sans religion chrétienne capitaliste, marxiste ou consummatrice; et pratiquant effectivement la fraternité et la solidarité dans des communautés (si on doit continuer comme avant pourquoi survivre ?) l'homme a encore un bel avenir sur terre... à condition de vivre en accord avec la nature, mais quoi de plus agréable ?"

Marc. Le Bosc. Sept.71

"... Pour nous, le processus action-répression-action conduit plus à la marginalité qu'à une mobilisation en profondeur des masses, du fait de l'impuissance des gens due à leur isolement, de leur peur de la vie qui leur fait percevoir tout élan de liberté comme une menace non seulement contre le système et l'état, mais aussi contre eux-mêmes. D'où leur appel à l'ordre, à la sécurité. C'est toute une dimension d'eux-même qui leur a été grignotée par le système capitaliste, ceci dans tous les-aspects de la vie. Cette révélation leur étant trop brutale directement, c'est par le biais, notamment, de la saveur d'une nourriture non traitée chimiquement que le goût de la vie peut leur revenir; en redémontant ensuite tout le processus de dégradation de la qualité de la nourriture par la subordination de la campagne à l'industrie, l'on est étonné souvent d'apprendre une quantité de faits dont la plupart des gens n'avaient pas osé parler, souvent par crainte du ridicule, ou de passer pour arrières (progrès oblige)."

Ivar Petterson = Jane. Thiébaud.

Genève. Août.71

SUR LA TABAGIE

Des fumeurs, pour se justifier, disent que de tout temps, dans toutes les civilisations (?), on a fumé. Peut-être .. et après...?

Si c'est une bonne raison, que pourront-ils objecter si on leur dit: il y a toujours eu des guerres, il y en aura toujours ... il y a toujours eu des riches et des pauvres, on a toujours déboisé, on n'arrête pas le progrès etc, etc...

Tu as de bonnes raisons pour fumer...?

Le monde entier a de bonnes raisons pour polluer!

Tu as pris de sales habitudes...?

Le monde entier a pris de sales habitudes!

L'habitude c'est la drogue, elle tue à petit feu, en douceur, en jouant.

Tu dis je suis bien libre de fumer, de faire ce que je veux.

Non, tu n'es pas libre puisque tu es esclave, que tu es malheureux quand tu ne peux pas faire brûler cette plante qui sent bon "avant", et qui pue "après". Tu t'en moque, tu es libre... que tu crois. Ne parlons pas du mal que tu te fais, et que tu ne veux pas admettre ... ne parlons pas de ce que tu fais aux autres qui subissent ta tabagie pour ne pas paraître intolérants... parlons de l'action de fumer comme d'un symbole.

Tu sais qu'il faut tout changer. Il faut commencer par une chose: ne plus fumer. C'est un exploit. Tu peux prouver aux autres et à toi même que ce qui est difficile est possible.

Si tu ne fais que ce qui est facile, ce n'est que de la réforme, pas de la révolution.

Tu veux dépolluer le monde et tu te pollues toi-même. Comment veux-tu que les gens te fassent confiance? Au lieu de conjuguer: je suis libre...

ils sont libres...

Il faut arriver à : je suis capable de...

ils sont capables de..

En fumant, tu fais comme les autres. Tu es conformiste, finalement. D'autre part, tu apportes ta part aux cinq milliards de recette de la Seita; et tu participes ainsi au soutien du régime.

C'est tout pour aujourd'hui. Non, encore un mot: les hommes qui sont utiles aux autres ne doivent pas risquer d'abréger leur vie. Voir statistiques...

Aline Bayard. Colombes. Sept. 71

REPOSE DE GROTHENDIECK:

"...Les idées que vous exprimez dans votre article, et la forme utilisée, correspondraient assez bien à ma propre position sur la question quand on a démarré Survivre. Elles correspondent encore à ma position aujourd'hui vis à vis de moi-même. Dans mes relations avec les autres je suis arrivé à une attitude plus souple. Je réalise le besoin profond de libération, dont l'expression et la réalisation sont plus importants que ceux d'une vie "irréc-

prochable", ou la satisfaction d'être capable de faire quelque chose de difficile. De ce type de satisfaction une grande partie de la jeunesse est en train de se détourner d'instinct, et cet instinct me semble sain, car il répond au fait que dans notre société tous ces gens travaillant si dur à faire des choses si difficiles nous mènent globalement dans une direction qui les révolte. J'ai réalisé que notre rôle ne devrait pas être d'ajouter de nouveaux interdits à ceux qui existent déjà, ou de les leur substituer, mais de déconditionner par rapport aux interdits. Une fois pleinement déconditionné et libéré, je suis sûr que la personne ne ressentira plus le besoin ou le désir de fumer, par exemple. Mais je suis persuadé qu'il y a des cas où le chemin de cette libération passe naturellement par le geste de fumer ou de prendre de la drogue (comme affirmation de sa liberté en face de certains interdits, à l'école ou dans la famille, par exemple). Je crois que c'est une erreur de faire du "tu ne fumeras point" un absolu qui serait valable en tous lieux, temps, circonstances et qui nous empêcherait de percevoir certains ordre de priorité."

Courier des lecteurs (suite)

"... j'essaie de "fonder" un service vétérinaire parallèle (si tu connais des véto, ou étudiants-véto, j'aimerais les joindre."

Pierre DIDY

64 boulevard Soult . PARIS 12
téléphone: 343.38.09

"... tout ça pour te dire que le journal est terrible mais les principaux intéressés, les jeunes, ne les lisent pas. Ils préfèrent se délecter avec un bouquin porno et un clop. C'est con parce que le bouquin porno c'est un narcotique à doser. Alors je voudrais que tu essaies de faire une page pour eux."

J.P Robinet. Chateauroux. Oct. 71

"... l'essentiel, je sais, est d'amener les gens à se demander un jour ou l'autre, à propos de tous leurs actes, ou presque: "est-ce que cela va dans le sens de la vie?" - Pour ça, pas besoin de diplômes.

Les agrobiologistes, par ce seul titre commencent mal, il me semble - "Agriculture biologique" ne veut rien dire, sinon qu'on fragmente une nouvelle fois le vivant (toute vie est biologique!) - Il faudrait parler d'agriculture tout court et nommer l'autre, la non-agriculture, agrochimie, par exemple, ou agrochométrie, pour bien marquer ce qui différencie le normal de l'aberrant...

... je ne crois pas qu'il appartienne désormais aux naturalistes ni aux savants de quelqu'ordre que se soit de sauver la nature. Leur pouvoir véritable ne commence que là où cesse leur science. S'ils s'en rendent compte, ils peuvent toucher le commun des mortels, celui qui fait aller le monde...

... je me demande si, au lieu de jeter des ponts vers les consommateurs qui tiennent avant tout à rester consommateurs, on ne ferait pas mieux d'approfondir le fossé entre ceux qui comprennent et ceux qui ne veulent pas comprendre, de façon que l'accession à l'idée de "révolution écologique" soit d'emblée une épreuve...

Pierre LIEUTAGHI. Mane. oct.71

"... je fabrique donc des médicaments pour les animaux, et c'est affreux; mes patrons eux-mêmes reconnaissent que les conditions modernes d'élevage sont délirants et causent de tels déséquilibres que les traitements thérapeutiques sont indispensables. Donc vitamines, antibiotiques, vaccins. De nouvelles maladies apparaissent, comme la maladie de Marek, cancer de la poule, qui date de 2-3 ans. D'autre part la qualité des produits distribués à tour de bras est très mauvaise contribuant à affaiblir encore les élevages. Ainsi: les vitamines "injectables ne sont pas stériles et sont des jus de staphylocoques !..."

J.P. GAMBIER. St.Avertin.Oct.71

C'est quoi "Survivre"?

Un mouvement?

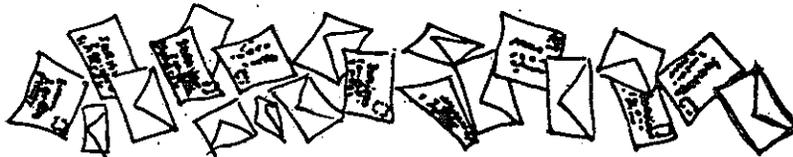
Un journal?

Ou quoi?

Parce que ça m'intéresse de vivre et donc de Survivre

Dans et au-delà de cette merde
Merçi.

Marc Lebon - Nancy. Oct.71



Deux nouveaux comités anti-nucléaires

à Toulouse: le responsable, c'est Roger Daubon, 29 rue des Arcs. Saint-Cyprien, 31 TOULOUSE.

Il y a des projets d'implantation d'usine nucléaire dans le coin; allez l'aider si vous habitez la région; il a beau être très dynamique, il ne peut pas faire grand chose tout seul...

à Orléans: responsable: de l'Escafe, Résidence Universitaire, chambre 255 groupe 4, 45 ORLEANS 02.

Renseignements

ADHESIONS Envoyer déclaration signée avec nom complet, adresse, profession:

pour pays continent américain: E. Wagneur, 1527 A. Ducharme Outremont (Canada)

pour tous autres pays: A. Grothendieck, 2 Avenue de Verrières, 91 Massy (France)

COTISATIONS (*), ABONNEMENTS (), DONS** (spécifier):

pour pays continent américain: chèques à Karen Edwards,

952 Portsmouth Avenue, Kingston (Ontario), Canada

pour tous autres pays: chèques à Trésorier Survivre P.

Samuel, 3 Av. du Lycée Lakanal, 92 Bourg-la-Reine

France (Compte à la BICS, Massy, n° 40 27 005411)

(*) Les cotisations d'adhérents pour 1971 sont fixées à un jour de salaire (salariés) ou un jour de revenu, moins le prix de l'abonnement au journal Survivre.

(**) Abonnement pour l'édition française: 24 F pour 12 numéros; pour les personnes ayant un revenu mensuel de 1500 F ou moins, abonnement réduit de 12 F pour 12 numéros; les personnes incapables de payer un abonnement peuvent écrire au secrétariat (2 Avenue de Verrières, 91 Massy) pour un abonn. gratuit.

ARTICLES ET CORRESPONDANCE : écrire à la rédaction de Survivre, 2 Avenue de Verrières, 91 Massy, France.

EN PREPARANT UN MANUSCRIT POUR SURVIVRE, N'OUBLIEZ PAS QU'IL DOIT ETRE ACCESSIBLE A TOUT LECTEUR A L'ESPRIT OUVERT, QU'IL AIT OU NON REÇU UNE INSTRUCTION SUPERIEURE.

LECTEURS DE SURVIVRE

NOUS COMPTONS SUR VOTRE CONCOURS POUR NOUS ENVOYER TOUTS RENSEIGNEMENTS ET TOUTE DOCUMENTATION UTILE POUR NOTRE ACTION

SI VOUS FAITES PARTIE D'UN GROUPE, CONTACTEZ-NOUS POUR UN ECHANGE PERMANENT DE PERIODIQUES OU D'INFORMATIONS

COMMUNIQUEZ-NOUS VOS CRITIQUES, VOS SUGGESTIONS, VOS IDEES POUR LA REDACTION DU JOURNAL COMME POUR L'ACTION DU MOUVEMENT

PERMANENCES DE SURVIVRE POUR CONTACTS PERSONNELS, DOCUMENTATION ETC

FRANCE: C. Chevalley, sur rendez vous les lundis de 15 h à 18 h, 1 r de Prony Paris 17^e; Métro Monceau, WAG 75 46

A. Grothendieck, mardis de 18 h à 24 h, 2 Av de Verrières, 91 Massy, Métro Massy-Verrières (ligne Sceaux) Tel 920 13 34. Bibliothèque de prêt pour tous fonctionnaires à cette permanence, durée prêt max: 1 mois.

S. et J.P. Abouiker, 1^{er} Lundi du mois 20 h à 24 h, 59 r du Gén. Leclerc, 94 Kremlin Bicêtre, M^o Pte Italie

P. Samuel, 2^{ème} lundi du mois 20 h à 24 h, 3 Av du Lycée Lakanal, 92 Bourg la Reine, Tel R8B 35 34

D. et M. Savard, 3^{ème} lundi du mois 20 h à 24 h, 27 r. Rouget de l'Isle, 78 Carrières s/Seine

CANADA: E Wagneur, les mardis après 20 h, 532 Outremont, Outremont 154, PQ, Canada

G. Edwards, Kingston, Ontario, 952 Portsmouth Av: tel. pour rendez-vous.

USA

REUNION MENSUELLE DE SURVIVRE DANS LA REGION PARISIENNE:

Le deuxième dimanche de chaque mois chez Jean-Pierre et Ségolène Abouiker, 59 rue du Général Leclerc, 94 Kremlin Bicêtre, Métro Porte d'Italie, à partir de 14 h 30.

on y débat des questions de fond.

OBJECTION DE CONSCIENCE ET SERVICE CIVIL

Pour tout ce qui concerne le statut des objecteurs de conscience en France, la "Lettre des Objecteurs" (bulletin bimensuel, 2 F), la situation des objecteurs en France etc:

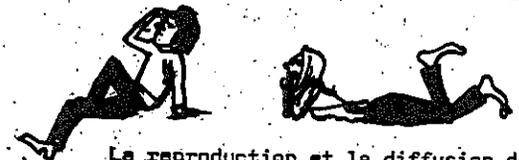
Secrétariat des Objecteurs de Conscience, 6 Impasse Popincourt, Paris 11^e, Métro St. Ambroise.

Pour les possibilités de service civil, s'adresser aussi au

Service Civil International, 129 rue du Faubourg Poissonnière, Paris 9^e, Métro Poissonnière, Tel: 874 60 15.

"SURVIVRE"
besoin de déménager... Si vous envisagez une maison de huit pièces, avec une grande pièce pouvant servir de salle de réunion, et le téléphone, en banlieue pas trop éloignée de Paris, accessible par les transports en commun, avec un petit jardin où l'on peut cultiver quelques légumes et deux, trois fleurs, le tout à louer pour un prix raisonnable, écrire ou téléphoner à
A. Grothendieck, 2 av. de Verrières, Massy 91.
tel. 920-13.34

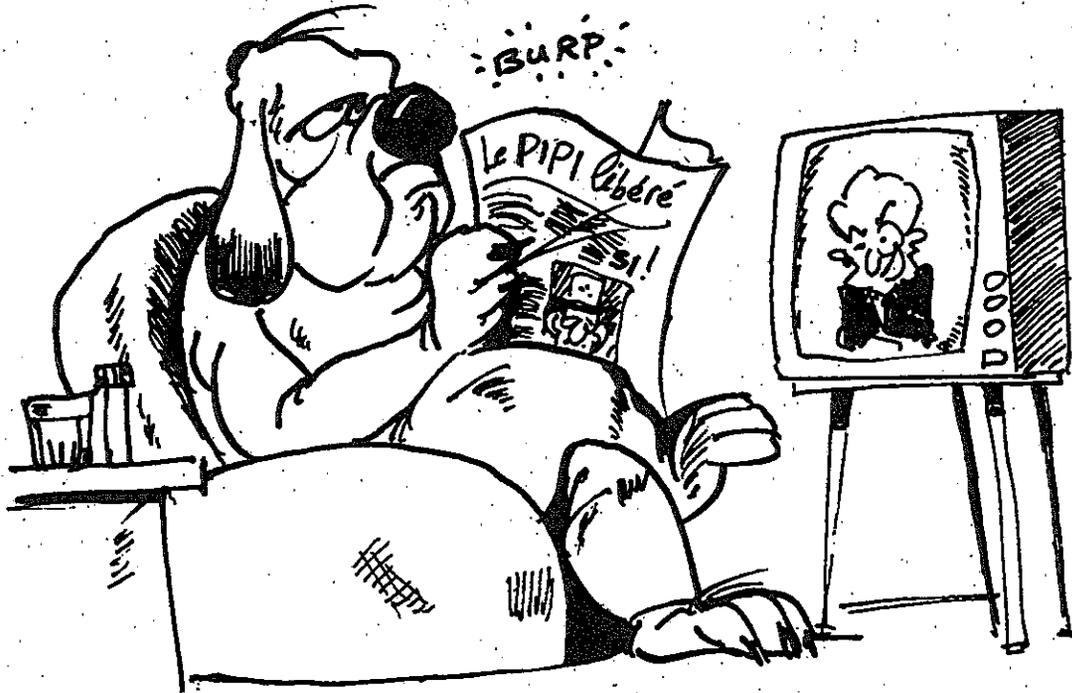
Ce numéro a été tiré à 10.000 exemplaires dans l'espoir que vous le diffuserez... dites-moi combien de numéros vous pouvez vendre et indiquez vos des points de vente possible en province...



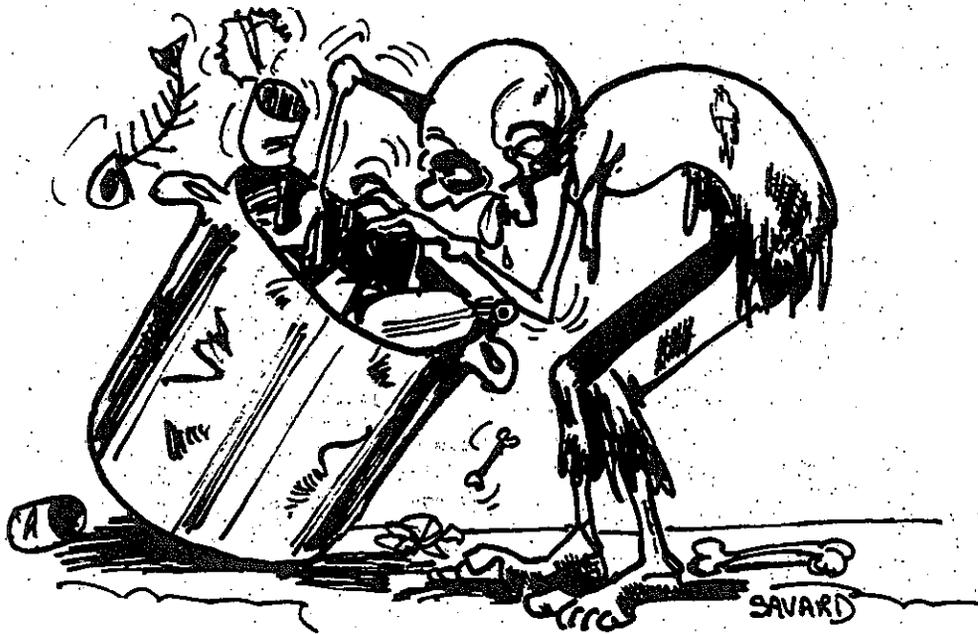
La reproduction et la diffusion de SURVIVRE, journal du Mouvement SURVIVRE, sous forme intégrale ou sous forme d'extraits, que ce soit en la langue d'une des éditions originales ou en traduction dans une autre langue, est expressément autorisée par SURVIVRE et vivement recommandée, sauf dans les cas expressément mentionnés.

CONSEIL PROVISOIRE DE SURVIVRE: C. Chevalley (France), A. Grothendieck (France), P. Koosis (USA), W. Messing (USA), E. Wagneur (Canada)

LES CHIENS QUI VIVENT COMME
 LES HOMMES ONT LES MEMES
 PROBLEMES QUE LES HOMMES



LES HOMMES QUI VIVENT COMME
 LES CHIENS ONT LES MEMES
 PROBLEMES QUE LES CHIENS



FAITES CIRCULER SURVIVRE FAITES CIRCULER SURVIVRE FAITES CIRCULER SURVIVRE FAITES CIRCULER SURVIVRE FAITES CIRCULER SURVIVRE

faites circuler survivre

certains retournent

faites circuler survivre

Directeur de Publication : C. Chevalley, 1 rue de Prohy, Paris 17e
 Imprimé par Roto Technique offset, 12 chemin du Haut de Saint Denis, Aubervilliers. 93